

# LE BULLETIN

DES

## RECHERCHES HISTORIQUES

---

VOL. XLII

LEVIS, SEPTEMBRE 1936

No 9

---

### LE RÉVÈREND JOHN OGILVIE

Avec les armées anglaises qui venaient faire la conquête du Canada en 1759 se trouvaient un certain nombre de ministres ou chapelains anglicans. Nous connaissons parmi eux : John Lloyd, chapelain du 15e Régiment ; John Bourne, chapelain du 43e Régiment ; Robert McPherson, chapelain du 78e Régiment ; Richard Kendall, chapelain du 63e Régiment ; Michel Houdin, chapelain du 48e Régiment ; Ralph Walsh, chapelain du 28e Régiment ; Lewis Bruce, chapelain du 47e Régiment ; Thomas Gawton, W. Nicholson, . . . . . Jackson, John Ogilvie, Michael Schlaetler, chapelains du 60e Régiment ; Edward Whitty, chapelain du 35e Régiment ; Henry Walker, chapelain du 58e Régiment.

John Ogilvie était chapelain d'un des régiments de l'armée d'Amherst. Après la prise de Montréal, les troupes d'Amherst retournèrent à New-York, mais le chapelain Ogilvie suivit le général Amherst à Québec.

John Ogilvie était né à New-York et après avoir suivi les cours de Yale était passé en Angleterre où il fut fait ministre de l'église établie. La *Society for the Propagation of the Gospel* l'envoya ensuite comme missionnaire chez les Iroquois du Fort Hunter, province de New-York (1748). Il resta avec eux pendant dix ans. Pendant la campagne de 1759, le ministre Ogilvie fut attaché au 60e Régiment mais il s'occupait surtout des Iroquois de Fort Hunter qui avaient suivi les troupes anglaises au Canada.

Le ministre Ogilvie, sur l'ordre exprès de Amherst, passa l'hiver de 1760-1761 à Montréal. Il revint ensuite à Québec où il resta jusqu'à 1863, comme chapelain des troupes, conjointement avec le ministre John Brooke. Dans son ouvrage *The Church of England in Canada*, le ministre H. C. Stuart écrit au sujet du séjour de John Ogilvie à Québec: " . . . . He also undertook some special French work in the neighbourhood of Quebec. He went among the French Canadians, mixing freely with them, and, we are expressly told, met with surprising success in this work, even establishing "numerous congregations" among them and making many converts from the Church of Rome ". Nous croyons à la bonne foi du ministre Stuart, mais il est évident que M. Ogilvie exagérait beaucoup en affirmant qu'il fit beaucoup de conversions parmi les Canadiens-français des environs de Québec. Il n'y a aucune trace de ces apostasies dans nos archives.

En 1763, le ministre Ogilvie suivit son régiment à Montréal où il devint le premier titulaire de la paroisse protestante de Montréal, établie en cette même année, tout en gardant sa charge de chapelain.

C'est en 1764 que le Révérend M. Ogilvie retourna à New-York. Pendant neuf ans, il fut assistant ministre de la *Trinity Church* de New-York. Il décéda en 1774, et c'est son ami le ministre Charles Inglis, plus tard premier évêque anglican de la Nouvelle-Écosse, qui prononça son oraison funèbre.

---

## PASSÉ SANS FLÉTRISSION

---

Notre passé est sans flétrissure, il est simple et si imprégné de moeurs naïves et saines que l'on devrait être fier de le faire connaître au monde entier. Chacun devrait pouvoir dire de sa paroisse, de son village, de son hameau, avec autant d'orgueil que Virgile: *Mantua me genuit*.

J.-EDMOND ROY

## LES DIRECTEURS DES POSTES A MONTREAL, DE 1763 A 1924

On demande une liste, à date, avec notices, des maîtres ou directeurs des postes, à Montréal, depuis le 18<sup>e</sup> siècle. En joignant à nos notes celles obtenues de MM. Francis-J. Audet, J.-H. Beaulieu et René Caillaud, nous pouvons fournir une liste, probablement exacte; quant aux notices, elles sont brèves parce que les titulaires de langue anglaise (à deux exceptions près) furent des concitoyens assez effacés qui n'ont pas laissé de traces bien apparentes dans nos archives, et parce que les titulaires de langue française, au contraire, ont tous été des hommes en vue, dont les biographies sont bien connues. Nous nous bornons donc pour eux à signaler les faits saillants de leur carrière, et à corriger les dates de naissance et de décès qui, en certains cas, sont erronées.

1 — *Thomson, John* (1763-1778) — Adonné au commerce des pelleteries à Détroit et à Michillimakinac, dès la conquête du Canada, il accepta cependant, en 1763, de prendre la tête de liste des maîtres de poste de Montréal. On conçoit qu'à cette époque, le service postal de la future métropole commerciale du pays ne devait pas absorber tous les jours, même toutes les heures du fonctionnaire et qu'il pouvait se livrer à d'autres occupations pour équilibrer son budget domestique.

En fonctions durant quinze ans, il fut démis en 1778, par Lord Dorchester "pour avoir froissé Hugh Finlay, alors directeur de la poste au Canada".

Peut-être avait-il amassé quelque pécule et voulait-il jouir de son aisance en son pays d'origine, quoiqu'il en soit, il retourna en Angleterre en 1781 (1).

Un John Thomson, que l'on imagine être son fils, devint membre de la Compagnie du Nord-Ouest, ensuite de la Compagnie de la Baie d'Hudson. Il avait épousé une canadienne, Françoise Boucher, et il mourut à Rigaud en 1828 (2).

2 — *Gray, Edward William* (1765-1810) — Né en Angleterre, le 4 décembre 1742, il vint au Canada en 1760.

(1) *B. R. H.* 1933, p. 495.

(2) Wallace, *Documents relating to the N. W. Co.*, p. 502.

A peine âgé de 23 ans, E. W. Gray obtint une commission de notaire pour la région de Montréal, puis le 12 juin 1765, il devenait "Deputy Provost Marshal", en sorte qu'il fut pratiquement shérif dès lors; cependant, il n'en obtint le titre qu'au mois de mai 1776 en même temps qu'il recevait sa nomination de maître de poste (1).

Le sieur Gray, en 1767 avait épousé Margaret, fille de F. Oakes, un des bourgeois de Nord-Ouest, et il mourut le 22 décembre 1810.

Contrairement à ce qu'on a prétendu, E. W. Gray n'a pas été le premier notaire anglais de la région de Montréal, mais plutôt le troisième (2).

3 — *Ermatinger, Frédéric William* (1810-1816) — Il était marchand, à Montréal, lorsqu'il fut appelé le 24 décembre 1810, à succéder à feu Gray, et comme shérif et comme maître de poste. Mais ce fonctionnaire, en 1816, abandonna la poste pour d'autres activités. Ainsi, en 1817-18 il devint directeur fondateur de la banque de Montréal, puis il accepta d'être commissaire pour la construction du canal Lachine commencé en 1821, terminé en 1825 et qui coûta près d'un demi-million de piastres.

M. Ermatinger ne mourut pas en 1816, comme il a été dit, mais le 28 février 1827, âgé de 58 ans

4 — *Williams, James* (1816-1828) — Né en Angleterre, il passa aux Antilles, puis vint demeurer à Montréal où on le nomma maître de poste en octobre 1816. "Il occupa cette charge jusqu'au 6 juillet 1828." La *Montreal Gazette* du lendemain annonce "sa retraite et lui décerne de grands éloges. Elle le cite comme un employé modèle qui a opéré de sérieuses réformes..."

"En 1827, M. Williams avait demandé au gouvernement un octroi de terre pour lui et sa famille composée de trois garçons et deux filles".

Possible qu'il ait obtenu l'octroi désiré et qu'il soit allé finir ses jours sur cet immeuble.

(1) *B. R. H.* 1902, p. 17.

(2) *B. R. H.* 1923, p. 109.

(3) *B. R. H.* 1902, p. 11 et 1923, p. 109.

5 — *Porteous, Andrew* (1827-1840) — Sur ce citoyen qui fut maître de poste de 1827 à 1840, nous n'avons aucun renseignement.

Serait-il cet Andrew Porteous qui était enseigne du 1er bataillon de milice de Montréal en 1812 et qui devint capitaine en 1830? (1).

Thomas Porteous, l'un des directeurs fondateurs de la banque de Montréal et commissaire pour la construction du canal Lachine (2) était-il de la famille d'Andrew? Autre question à laquelle nous ne pouvons répondre.

"Andrew Porteous fut démis par le gouverneur Lord Sydenham, pour n'avoir pas délivré en temps et lieu les malles de Son Excellence. Il eut beau protester et s'excuser sur ce qu'il n'avait pas suffisamment d'employés, il ne fut pas écouté" (3).

6 — *Porteous, James* (1841-1855) — Le successeur de Andrew Porteous fut James qui pouvait être parent du démissionnaire? On voudrait l'identifier avec ce James Porteous, qui en 1812, fut enseigne du 2e bataillon de Terrebonne (4).

James demeura d'abord rue S.-François-Xavier au-dessus du bureau de poste, ensuite, jusqu'à sa résignation, dans la maison appelée "Albert place", angle des rues Lagache-tière et S.-Urbain.

Après 1855 il semble quitter notre ville.

7 — *Meilleur, J.-B.* (1855-1861) — Pour la première fois depuis la conquête et près de cent ans après le changement de régime on songe à confier la direction des postes à un homme du terroir, un Canadien de naissance et d'origine.

Né à la Petite côte, paroisse Saint-Laurent près Montréal, le 8 mai 1796 (5), de J.-B. Meilleur et de Suzanne Blégnier-Jarry. Après un cours au collège de Montréal, il alla étudier la médecine aux États-Unis et il obtint son diplôme

(1) Mention dans Irving, *Officers of British forces in Canada*, 1812.15.

(2) Terrill, *Chronology of Montreal*, p. 85.

(3) F.-J. Audet, *B. R. H.* 1902, p. 18.

(4) Irving, *Officers*, etc.

(5) Des biographes le font naître le 9 mai, date de son baptême, un autre le 19 mai et un autre en 1806; celles-ci sont des fautes typographiques évidemment.

de médecin en 1825. Vers 1832, il devenait l'un des fondateurs du collège de l'Assomption; député en 1834; surintendant de l'Instruction publique en 1842; directeur des postes à Montréal en 1855; président de la Société Saint-Jean-Baptiste en 1857; inspecteur des postes en 1862; registraire provincial en 1871.

Entre temps, il publia des ouvrages didactiques et surtout un précieux *Mémorial de l'éducation*.

Au cours de sa vie très active il fut admis membre de la Société médicale et philosophique du Vermont; reçut le titre de docteur honoraire de la faculté de St. John, New-York et les palmes académiques de Paris.

Alors qu'il était inspecteur des postes (1862-1865), le docteur Meilleur habita rue des Conseillers, près de la rue Berthelet, dans une demeure à laquelle il avait donné le joli nom de "Chaumière agreste".

Après avoir séjourné à Québec M. Meilleur revint habiter Montréal, cette fois, rue des Allemands, non loin de Craig. Et c'est là qu'il décéda le 6 décembre 1878 (1).

L'inhumation eut lieu le 11 du mois, au milieu d'un grand concours de notables, entre autres, les honorables Gédéon Ouimet et P.-J.-O. Chauveau; les docteurs E.-H. Trudel et D'Odet d'Orsonnens, M. B.-A.-T. de Montigny, Cy. Tessier, P. S. Murphy, J.-P.-I. Barthe, L.-A. Boyer, le professeur D. Boudrias...

On lui a consacré des notices assez détaillées dans divers périodiques, revues et journaux, comme aussi dans divers ouvrages biographiques ou bibliographiques, mais il reste encore à faire, sur ce remueur d'idées une étude soigneusement préparée, précisant davantage le rôle qu'il a joué dans notre vie publique.

8—*Freer, Edward Stayner* (1861-1874). En 1859, son épouse, Mary Raymond, décédait à Montréal, âgée de 59 ans. Deux ans plus tard, il était nommé maître de poste de Montréal, mais ne conserva cette charge que treize ans. Après 1879, son nom disparaît du Bottin montréalais, ainsi que ce-

---

(1) Un auteur fixe erronément son décès au 1<sup>er</sup> décembre.

lui d'un autre Freer qui avait ici l'agence d'une compagnie de transatlantiques.

9 — *Lamothe, Guillaume-Jean-Baptiste* (1874-1891) — Né à Montréal, le 14 septembre 1824, de Joseph-Maurice Lamothe (surintendant du département des Indiens) et de M.-Joseph Laframboise. Après études aux collèges de S.-Hyacinthe et de Montréal, il voyagea en Europe, de 1846 à 1851, et c'est durant son séjour là-bas, qu'il épousa à Florence, en 1850, Marguerite de Savoye.

En 1852, il était lieutenant de cavalerie et capitaine en 1857. Le 26 novembre 1861, il devenait chef de la police de Montréal, charge qu'il abandonna, en 1865, ayant accepté la mission périlleuse de faire évader du Canada, les "raiders de St-Albans" (officiers sudistes) réfugiés à Montréal et dont l'extradition était réclamée par les nordistes. Cette aventure des plus dramatiques a été détaillée autrefois, par l'historien A.-D. De Celles.

Nommé directeur des postes de Montréal le 15 juillet 1874, il démissionna en 1891, et s'éteignit dans son hospitalière demeure, rue S.-Famille, le 21 janvier 1911.

10 — *Dansereau, Clément-Arthur* (1891-1899) — Né à Contrecoeur le 5 juillet 1844, de Clément Dansereau et de Louise Fiset. Il fit ses études au collège de l'Assomption et à l'Université McGill. Admis au barreau le 4 septembre 1865, il se consacra néanmoins au journalisme et fut pendant plus de douze ans, rédacteur à la *Minerve*, qu'il finit par acquérir.

Passé greffier adjoint de la Couronne en 1880; envoyé en Europe pour choisir des livres pour la bibliothèque de la législature de Québec en 1884, il était nommé directeur des postes, à Montréal, en janvier 1891. Il abandonna cette charge en 1899, pour reprendre la direction de la *Presse*.

Ce notoire journaliste, ami et confident de Sir Adolphe Chapleau autant que du sénateur L.-A. Sénécal, et dont la biographie développée est particulièrement intéressante, mourut le 27 mars 1918.

11 — *Beausoleil, Cléophas* (1899-1904) — Né à S.-Félix de Valois, le 19 juin 1845, de Joseph Beausoleil et de Rose Ducharme. Ses études commerciales et classiques terminées, il choisit d'être clerc d'avocats; en même temps, il subit l'at-

tirance du journalisme et collabore à l'*Ordre* (fondation de Joseph Royal); ensuite, à l'*Événement* puis au *Nouveau-Monde* dont il prend la rédaction générale. En 1874, il fonde le *Bien Public* avec L.-O. David, puis, en 1875, il quitte le journalisme pour la profession de syndic officiel sous le nouvel acte des faillites. Avec l'année 1880, il est admis au barreau, de 1880 à 1888, puis de 1892 à 1900, il siège au Conseil de ville de Montréal dont il est l'un des échevins les plus influents.

Ses activités municipales ne l'empêchèrent pas de représenter le comté de Berthier, à la Chambre des Communes de 1887 à 1899. A plusieurs reprises, il fut question de son entrée dans le cabinet Laurier, finalement, on le nomma directeur des postes à Montréal en décembre 1899, charge qu'il conserva jusqu'à son décès, le 3 octobre 1904 (1).

“Énergique, mais sensible sous un dehors froid; très connaissant en diverses matières, bien équilibré, il apportait dans la solution des affaires un rare sens pratique.”

12 — *Harwood, Henri-Stanislas* (1904-1911) — Né à Vaudreuil, le 8 août 1838, de l'honorable Robert Unwin Harwood et de Louise-Josephite Chartier de Lotbinière. Après études au collège S.-Marie, il adopta la profession d'arpenteur. Fut longtemps maire de Vaudreuil et préfet du comté, aussi député dudit comté à la Chambre des Communes de 1891 à 1904. Le premier décembre 1904, il était officiellement nommé directeur des postes de Montréal. Mort le 28 août 1911.

13 — *Taillon, Louis-Olivier* (1911-1915) — Né à Terrebonne, le 26 septembre 1840, de Aimé Taillon et de M. Josephite Daunais. Après études au collège Masson et une cléricature dans un bureau d'avocats fameux, il est admis au barreau, le 6 novembre 1865. Entre 1874 et 1877, il est l'associé du sénateur F.-X.-A. Trudel; de 1875 à 1896, il consacre partie de son temps à la vie publique surtout et il est député, premier ministre de la province, puis ministre des postes au fédéral. Alors, il revient à la vie privée et il accepte

(1) Cette date, qui me paraît la plus exacte, provient de la notice parue dans “les Anciens du séminaire de Joliette”, p. 87. D'autres ont écrit “le 4” et “le 5”.

d'être nommé directeur des postes à Montréal en 1911. Puis, en 1915, il démissionne "pour faire place à M. Bergeron".

L'honorable Taillon fut un membre distingué du barreau et un homme politique remarquable. Peu d'orateurs avaient la réplique aussi facile et déconcertante. Souvent, il invitait les auditeurs à lui poser des questions, toujours, la réponse surgissait à son avantage. Madame Francoeur, dans ses souvenirs, a raconté, sur cet éminent fonctionnaire qui fut son patron, plusieurs anecdotes agréables et sympathiques et l'on peut regretter qu'il n'ait pu dicter ses mémoires, alors qu'au soir de sa longue et brillante carrière, étant quasi aveugle, "il ne vivait guère que dans le passé".

L'honorable Taillon décéda à Montréal le 25 avril 1923.

14 — *Bergeron, Joseph-Gédéon-Horace* (1915-1917) — Né à Rigaud, le 13 octobre 1854 de J.-B. Bergeron, notaire et de Léocadie-Caroline Coursol, il étudia au collège S.-Marie, puis à l'Université McGill. Admis au barreau, le 11 juillet 1877, deux ans plus tard, âgé de 25 ans, il était élu député de Beauharnois, qu'il représenta aux Communes, pendant plus de vingt ans. Durant sa vie politique, il fut vice-président, ensuite président de la Chambre; on lui offrit d'être juge au Manitoba, ou d'être sénateur, mais il refusa. Après les élections de 1911, M. Bergeron dont la santé défaillait, attendit une charge qui lui permettrait de subsister, mais comme on ne trouvait rien à sa convenance, M. Taillon lui céda généreusement sa place (1). Le nouveau titulaire ne fut pas longtemps fonctionnaire, car il s'éteignit le 21 janvier 1917.

15 — *Léonard, J.-Edouard-Émile* (1917-1924) — Né à S.-Rose de Laval le 11 décembre 1871 d'Adélard-E. Léonard, notaire, et de M.-A. Lachaine. Après études aux collèges de S.-Thérèse et de Joliette ainsi qu'à l'Université Laval, il était admis au barreau le 9 juillet 1895. Député de Laval aux Communes de 1902 à 1908, on le chargea de la direction des postes à Montréal le 10 février 1917 (2). Il démissionna le 29 novembre 1923 et décéda le 15 septembre 1933.

(1) Mme Francoeur, *Trente ans, etc.*, p. 130

(2) *Biographies Ouimet*, 1923, p. 275.

16 — *Gaudet, Victor* (1924-1936) — Né à S.-Sophie de Terrebonne le 31 janvier 1873, de Pierre-Aurèle Gaudet et de Philomène Leblanc, étudia au séminaire de S.-Thérèse et à l'Université Laval. Il reçut son diplôme d'avocat en 1897 et il exerçait sa profession lorsqu'il fut nommé inspecteur des postes, à Montréal en 1909, subséquemment, surintendant des inspecteurs, puis directeur le 1er janvier 1924 (1).

\* \* \*

De 1763 à 1852, le bureau de poste montréalais ne fut pas toujours dans le même immeuble. Peut-on faire la liste des locaux occupés? A nous, la question paraît difficile.

E.-Z. MASSICOTTE

---

### L'HISTOIRE DU LIEU

---

Lorsqu'on est arrivé en quelque endroit nouveau, en quelque coin du monde, pour s'y établir et vivre quelque temps, il me semble difficile de ne pas s'enquérir tout d'abord, de l'histoire du lieu (et, si obscur, si isolé qu'il soit, c'est bien rare qu'il n'en ait point) quels hommes y ont passé, s'y sont assis à leur tour; quels l'ont fondé, donjon ou clocher, maison d'étude ou de prière, quels y ont gravé leur nom sur le mur, ou seulement y ont laissé un vague écho dans les bois. Ce passé une fois saisi, ces hôtes invisibles et silencieux une fois reconnus, on jouit mieux, ce semble, du séjour, on le possède alors véritablement, et le *genius loci*, que notre hommage a rendu propice, anime doucement chaque objet, y met l'âme secrète, et accompagne désormais tous nos pas.

SAINTE-BEUVE

---

### L'HISTOIRE

---

L'histoire de la contrée, de la province, de la ville natale, est la seule où l'âme s'attache par un intérêt particulier.

AUGUSTIN THIERRY

---

(1) *Biographies Ouimet*, 1925, p. 352.

## LA SAINT-NAPOLÉON À QUÉBEC

Y a-t-il eu un saint Napoléon?

Napoléon, au faite de sa puissance, voyait qu'il ne pourrait se maintenir sans la religion. C'est lui qui se découvrit un patron dans le paradis et l'imposa à son empire. Le pape impuissant fut obligé d'accepter ce saint non canonisé par l'église. On lit dans une *Histoire de l'Église* publiée en 1823: " Il n'y a point de saint Napoléon, c'est un saint fabriqué par le cardinal Caprara. On trouve dans le martyrologe romain, au 2 mai: *Romae SS. Martyrum Saturnini, Neopoli*, que Chastelain a traduit par *s. Neopole*. M. de Saint-Allais a donné, en 1823, une nouvelle édition du martyrologe de Chastelain, il a mis au 2 mai, page 584, *saint Saturnin, saint Néopole*: et au 15 août page 311, *saint Napoléon et saint Saturnin*; en sorte que de saint Néopole, qui est un seul saint, il en a fait deux dont il place l'un au 2 mai, tel qu'il était; et il porte l'autre au 15 août, en altérant son nom. Nous défions MM. les concordataires de produire un seul martyrologe antérieur à l'année 1802, dans lequel on trouve un *saint Napoléon*."

La Société française en Canada fut fondée à Québec au printemps de 1836. C'est elle qui célébra la Saint-Napoléon pour la première fois au Canada le 15 août 1836. La fête apparemment, ne fut pas très brillante puisque pas un seul journal n'en parla. L'année suivante, il y eut, pareillement, banquet le 15 août, en l'honneur de la Saint-Napoléon. L'année 1837 n'était guère propice pour une démonstration française à Québec. Le banquet de la Saint-Napoléon eut lieu, probablement, dans la plus stricte intimité.

En 1838, les Français de Québec, moins craintifs, fêtèrent la Saint-Napoléon avec un peu plus d'éclat.

Le 15 août 1838, les membres de la Société française en Canada, se réunissaient chez M. Adolphe Jacque, rue Saint-Vallier. La salle était décorée de tableaux rappelant quelques-uns des hauts faits du règne de Napoléon. Le drapeau tricolore était le principal ornement du festin. On avait placé dans une fenêtre un portrait transparent de la reine Victoria pour indiquer que "ceux qui habitent ses états, quelle que soit leur origine, se considèrent comme des sujets sou-

mis aux devoirs qu'exige cette qualité." M. Balzaretto, président de la société, était au haut de la table; M. Jacques, vice-président, occupait l'autre bout.

Les santés suivantes furent bues au cours du banquet du 15 août 1838: 1° au jour que nous célébrons; 2° à la France; 3° à la mémoire de Napoléon; 4° aux nations qui firent partie de l'empire français; 5° aux braves qui marchèrent sous les aigles françaises; 6° à la reine Victoria 1ère; 7° au gouvernement sous lequel nous vivons; 8° à lord Durham, gouverneur général; 9° aux Canadiens sans distinction d'origine; 10° à la continuation de la paix entre les grandes puissances; 11° à la presse; 12° au beau sexe. En outre de ces santés officielles, on but encore 13° aux membres survivants de la famille de l'empereur; 14° à la mémoire du prince Eugène de Beauharnais; 15° à la mémoire du duc de Reichstadt; 16° aux braves compagnons d'armes de Napoléon morts sur le champ de bataille; 17° aux exilés volontaires de Sainte-Hélène; 18° au maréchal Soult, duc de Dalmatie; 19° à la mémoire du duc de Damrémont, tué à la prise de Constantine; 20° à la famille de lord Durham; 21° aux accusés politiques de tous les pays; 22° à la continuation de la bonne intelligence entre la France et l'Angleterre; 23° à la famille de notre honorable président; 24° à M. Lemoine, ainsi qu'aux personnes qui l'ont aidé à embellir la fête de son feu d'artifice; 25° à ceux qui habitent une terre étrangère; 26° à Béranger, le poète du peuple; 27° aux États-Unis; 28° aux sociétés qui ne nous ont point favorisés de leur présence; 29° à M. Leblanc de Marconnay, l'auteur de nos statuts; 30° aux sociétés de bienfaisance.

"A trois heures du matin, dit le compte-rendu officiel du banquet signé par Napoléon Aubin, le président déclara la séance terminée; tous les membres alors se donnèrent fraternellement la main et se retirèrent satisfaits."

Le 15 août 1839, les membres de la Société française en Canada se réunissaient de nouveau à Québec pour célébrer la Saint-Napoléon. Cette fois, le banquet eut lieu chez M. Vanderheyden et fut encore présidé par M. Balzaretto. Les santés furent un peu moins nombreuses que l'année précédente. Le président porta les santés suivantes: 1° au jour que nous

célébrons; 2° à la France; 3° à Napoléon; 4° aux nations qui firent partie de l'empire français; 5° aux braves qui marchèrent sous les aigles françaises; 6° à la reine Victoria première; 7° au gouvernement sous lequel nous vivons; 8° aux Canadiens sans distinction d'origine; 9° à la paix; 10° aux sociétés de bienfaisance; 11° à la presse; 12° au beau sexe; 13° au président et à sa famille; 14° à la mémoire du maréchal Lobau; 15° à la mémoire du cardinal Fesh, oncle de Napoléon, et de Caroline, sa soeur; 16° aux membres survivants de la famille de Napoléon; 17° à la mémoire des compagnons d'armes de Napoléon; 18° aux compagnons d'exil de Napoléon; 19° aux armes françaises; 20° à tous ceux qui habitent une terre étrangère; 21° à la mémoire du duc de Reichstadt; 22° à M. Leblanc de Marconnay; 23° aux sociétaires absents. On se sépara à trois heures du matin.

On célébra encore la Saint-Napoléon pendant quelques années. Mais, petit à petit, les bonapartistes disparaissaient de Québec pour être remplacés d'abord par les royalistes puis par les républicains. La Saint-Napoléon retourna alors au néant.

---

## LES PETITES PATRIES

---

Qui manet in patria et patriam cognoscere tenet  
Is mihi non civis sed peregrinus erit.

\* \* \*

L'histoire de nos villages, c'est de l'histoire de France en petits morceaux.

VICTOR HUGO

\* \* \*

Bien connaître les petites patries, cela fait encore mieux aimer la grande.

JULES LEMAÎTRE

## LE PREMIER CHEMIN DE FER CANADIEN

La Commission des Sites Historiques vient de célébrer, le 18 juillet dernier, le centenaire de l'ouverture de la première voie ferrée au Canada. Nous avons cru devoir préparer à cette occasion un travail indiquant sommairement les principaux événements historiques de cette voie.

Au commencement de la colonie le transport se faisait par eau, sauf dans quelques rares exceptions où il y avait des routes. En 1734, le premier chemin important fut ouvert par M. Lanouiller de Boisclerc entre Québec et Montréal. Un siècle plus tard on parlait de l'établissement d'un chemin de fer pour réunir le Canada et les États-Unis.

Le XIXe siècle vit surgir beaucoup de nouvelles applications de l'idée originale de Salomon de Caus, datant du commencement du XVIIe siècle, pour faire servir la pression de la vapeur d'eau à l'élévation de liquides. Cette découverte géniale fut d'abord employée pour les pompes, pour la navigation, etc., etc. On sait que, pour ne parler que de notre pays, John Molson, industriel de Montréal, construisit et exploita, en 1809, l'"Accommodation", le premier bateau à vapeur qui sillonna les eaux du Saint-Laurent, de Montréal à Québec. Il devait s'écouler plus d'un quart de siècle avant l'application de cette nouvelle force à la locomotion sur terre.

Le 27 octobre 1824 se forma, à Montréal, l'Association Saint-Laurent pour étudier et résoudre les problèmes de la navigation et du transport sur les rivières et le fleuve Saint-Laurent. Les portages, les canaux qu'occasionnaient les nombreux rapides; les boeufs et les chevaux employés pour tirer les bateaux montant les grands courants, augmentaient énormément le coût du transport, sans tenir compte des longs retards. En novembre de la même année, l'éditeur du *Montreal Herald* suggère que cette société fasse construire un chemin à lisses aux portages plutôt que de creuser des canaux, mettant ainsi un terme aux spéculations sur ces canaux. Le 1er décembre suivant on propose d'établir entre la tête et le pied des rapides un chemin à lisses sur lequel le bateau et sa cargaison seraient placés et traînés. Les frais d'une double manipulation des marchandises pour le portage pourraient ainsi être économisés.

La locomotive à vapeur, invention française, fut utilisée pour la première fois sur un chemin de fer anglais. En effet le 27 septembre 1825, avait lieu l'inauguration de la première voie ferrée au monde entre Stockton et Darlington. En France l'ouverture du premier chemin de fer eut lieu le 1er octobre 1828, entre Saint-Étienne et Andrézieux; aux États-Unis, le chemin de fer Carbondale de la compagnie Delaware et Hudson Canal utilisa une locomotive en 1828 à Honesdale, Pennsylvanie. Le chemin de fer était à peine introduit dans ces pays, lorsqu'on songea à en établir un au Canada.

Dès 1824, la *Gazette*, de Montréal, le *Montreal Herald* et le *Quebec Mercury* étudiaient les avantages qu'offrait une telle entreprise. Considérant les capitaux restreints au pays et le coût énorme de la construction d'un long chemin de fer, on recommanda d'en faire l'essai aux points où l'on pourrait en retirer un bénéfice immédiat. Les portages, dispendieux et achalangés, furent les endroits tout désignés pour cette expérience.

En décembre 1824, dans un article de fonds, la *Gazette de Montréal* préconise la construction d'une voie ferrée entre le lac Champlain et le fleuve Saint-Laurent afin de relier plus directement Montréal et New-York, et aussi pour stimuler le commerce entre les deux pays.

Il s'agissait donc d'une entreprise d'un genre jusque-là inconnu, dont nos capitalistes n'avaient encore que des notions très imparfaites et qui semblait leur offrir des chances de succès plus que douteuses. Aussi l'organisation fut lente et difficile.

Le 7 février 1831, James Leslie présente à la Chambre d'assemblée une pétition signée par divers marchands de Montréal demandant la permission de construire un chemin à lisses pour réunir le Saint-Laurent et le lac Champlain. Les pétitionnaires sont d'avis que ce mouvement tendrait à promouvoir le bien-être général de la province et serait utile à la société. Un privilège exclusif est d'abord demandé, mais cette clause est retirée dix jours plus tard. Ce bill fut tué à sa deuxième lecture. Les oppositionnistes du projet prétendaient que l'on créerait un danger d'invasion du côté américain, en établissant une telle route à la frontière, et que notre désir

d'expansion commerciale ne devait pas ainsi exposer la sécurité du pays. On disait que cette voie ferrée pourrait servir au transport des troupes américaines au cas de guerre. La réponse à cette objection fut que la construction serait légère près de la frontière et qu'en ce dernier cas l'on pourrait rapidement faire sauter la voie et la rendre inutile.

Le 14 novembre suivant soixante-quatorze hommes d'affaires de Montréal, dont John Molson, Joseph Masson, Peter McGill et autres, signèrent une seconde pétition pour obtenir l'assentiment de la Chambre d'assemblée pour un chemin à lisses projeté entre le port de Saint-Jean et un point convenable sur le Saint-Laurent, entre les carsernes militaires au-dessus de Laprairie et le point opposé au bout de l'île Sainte-Hélène sur la rive sud. Cette demande fut présentée par M. Leslie le 23 du même mois. Trois semaines plus tard, M. Jean-Moïse Raymond, député de Laprairie, présenta une demande des francs-tenanciers de la seigneurie de Laprairie de la Magdeleine pour obtenir que le chemin à lisses se termine au village de Laprairie. Mais les choses se compliquèrent lorsque le 20 décembre suivant, des habitants de Saint-Luc, Sainte-Marguerite de Blairfindie et autres endroits des comtés de Chambly et de Laprairie prièrent la Chambre de ne pas accorder la permission de construire un chemin à lisses mais plutôt de permettre de couper un chemin à barrières entre Saint-Jean et Laprairie. A la dernière lecture du bill, le 30 janvier 1832, seuls MM. Louis Bourdages, Amable Eno dit Deschamps, Hector-Simon Huot, Olivier Trudel et Louis-Michel Viger s'y opposèrent. L'acte d'incorporation de la première compagnie de chemin de fer canadien, nommée "La Compagnie des propriétaires du chemin à lisses de Champlain et du Saint-Laurent", fut sanctionné le 25 février 1832. Ce chemin devait partir de Dorchester, communément appelé Saint-Jean, pour se rendre à Laprairie.

L'année suivante la compagnie prévoyant qu'elle ne pourrait pas terminer sa route pour la date spécifiée dans sa charte obtint une extension de temps.

Le 7 novembre 1835 les propriétaires du Champlain-Saint-Laurent demandèrent la permission de se servir d'un traversier à vapeur entre Montréal et Laprairie. Mais les ha-

bitants du comté de Laprairie présentèrent immédiatement une contre-pétition de crainte que la compagnie n'obtienne le privilège exclusif de la traverse et le monopole du transport. Le comité de la Chambre d'assemblée, qui étudia la question, acquiesça à la demande de la compagnie en tenant compte de l'esprit de la pétition des habitants. Il spécifia clairement qu'aucun privilège exclusif n'était accordé. Ce bill fut sanctionné le 21 mars suivant.

La Compagnie Champlain-Saint-Laurent se mit à l'oeuvre sans délai et fit construire concurremment un chemin à lisses par William D. Lindsay et l'ingénieur Casey et un bateau à vapeur par E. D. Merritt. Ce steamboat fut lancé au pied du courant Sainte-Marie (devant l'île Sainte-Hélène) le 12 mai suivant à quatre heures de l'après-midi, en présence d'une foule nombreuse. Ses machines avaient été installées par MM. Ward et compagnie, de Montréal. Madame Peter McGill, femme du président du conseil d'administration du chemin de fer, le baptisa du nom de "Princess Victoria" en l'honneur de la future reine. Pour son premier voyage John Lucken (Lukin), son capitaine, le conduisit à Québec le 16 juillet. Le 22, il descendit au même endroit en onze heures et remonta en quatorze heures et demie. Construit sur le modèle du traversier "Lexington", circulant entre New-York et Providence, le "Princess Victoria" mesurait :

Quille: 172 pieds.

Poutre: 27 pieds.

Force motrice: 78 à 80 chevaux vapeur.

Cylindre: 10 pieds.

Tirant d'eau: 2 pieds, 10 pouces.

Moyenne par traversée: 47 minutes.

Révolutions: 24½ à la minute.

Il a été impossible de trouver la date exacte de la pose de la première lisse de ce chemin, qui dut avoir lieu au commencement de juin, si l'on en juge par le compte-rendu de la *Gazette de Québec* du 11 juillet, qui donne la distance moyenne d'un demi à trois-quarts de mille de construction par jour, car nous savons que le 14 juin, cinq milles du côté de Laprairie avaient été terminés. Le 4 juillet les employés à la construction de la route furent congédiés et le lendemain la com-

pagnie leur servit un banquet et leur donna une "fête" en reconnaissance de leurs bons services. Le 8, les journaux publièrent la nouvelle que la voie ferrée, longue de quatorze milles et demi, avait été complétée hors quelques petits détails. La ligne était droite à l'exception d'une légère courbe inévitable à mi-chemin.

La compagnie commença avec quatre voitures à passagers, transportant chacune huit personnes confortablement, et vingt wagons à marchandises d'une capacité de dix tonnes chacun. Celles-là furent construites à Troy, état de New-York, par MM. Eaton et Robertson, et ceux-ci, croit-on, par MM. Ward de Montréal. On se servit d'abord de lisses en chêne blanc couvertes d'une feuille métallique parce que le bois était plus abondant et moins dispendieux que le fer. Les lisses furent placées à angles droits sur des supports espacés de quatre pieds. Elles furent utilisées jusqu'en 1847, alors qu'elles furent remplacées par des rails en fer.

Le rapport imprimé de l'ingénieur, de janvier 1836, a été conservé avec les papiers de la "Gore Bank". Il avait été étudié par les directeurs de la Compagnie du chemin de fer Hamilton et Port Dover, en vue de la construction d'une voie ferrée de Burlington Bay, à la tête du lac Ontario, et Port Dover, sur le lac Érié. Dans ce rapport on remarque que des mesures avaient été prises pour la construction d'une double voie quand cela serait jugé nécessaire. La voie unique devait avoir cependant trois voies d'évitement au mille. Apparemment ce rapport fut déposé à la deuxième assemblée des directeurs de la "Gore Bank", le 25 avril 1837.

Personne au Canada n'avait une connaissance suffisante du mécanisme d'une locomotive pour en entreprendre la construction et les directeurs se trouvèrent dans la nécessité de donner leur commande à une fabrique anglaise. Construite par Stephenson, de Liverpool, la locomotive fut nommée "Dorchester" d'après le nom de la ville qu'elle devait unir à Laprairie. Il est non moins intéressant de rappeler que la "Dorchester" était de la grosseur d'une automobile de nos jours. Elle n'avait que 13 pieds et 6 pouces de longueur, ne pesait que de 10,000 à 12,000 livres; un homme ordinaire pouvait facilement regarder par-dessus sa chaudière. Ces mi-

muscles dimensions sont encore plus frappantes si nous les comparons à celles d'une locomotive moderne, haute de 15 pieds et qui, du chasse-pierre à l'arrière-train du tender, mesure souvent plus de 90 pieds et pèse jusqu'à 657,090 livres. Cette vénérable ancêtre fut une modeste machine qui chauffa au bois et roula sur des roues très simples. On l'essaya pour la première fois sur la voie ferrée, le 5 juillet 1836.

Lorsque tout fut prêt le mécanicien écossais appuie sur l'aiguille motrice. Aussitôt la locomotive s'agite, exhale des soupirs plus gros, plus précipités, plus véhéments que jamais; elle s'ébranle dans un suprême effort, les roues font péniblement un demi-tour en avant et... s'arrêtent! L'ingénieur recommence son manège... Rien ne bouge... Il fait une inspection minutieuse du monstre récalcitrant, tourne une vis ici et là; puis saisissant de nouveau l'aiguille, il l'agite furieusement. La locomotive est secouée dans toutes ses parties; elle fume, geint, siffle et semble affectée d'un tremblement épileptique, mais elle n'avance pas d'un pouce.

La direction se réunit le soir même. On soumit à un interrogatoire rigoureux l'infortuné mécanicien qui n'y comprenait rien. Comment se faisait-il qu'ayant réussi sur les chemins de fer écossais, il n'obtenait pas le même succès ici? On invita alors un ingénieur américain à résoudre le problème. Quelques jours plus tard un expert en chemins de fer nous arrivait de la grande république.

L'épreuve produisit absolument le même résultat que précédemment. L'Américain inspecte la locomotive en détail. Tout lui paraît dans l'ordre voulu. Cependant la rétive machine fait encore une demi-évolution et retombe dans son immobilité! Le nouveau venu est sur le point de renoncer à la tâche quand tout-à-coup une idée le frappe. On ne fournit pas assez de chaleur. En effet, l'Écossais, habitué au charbon comme combustible, ignorait tout à fait la différence d'intensité entre le calorique produit respectivement par le charbon et par le bois. On jeta du bois en plus fortes quantités sur le brasier et bientôt la locomotive ranimée commence à se mouvoir, avec lenteur d'abord; puis, augmentant graduellement sa course, elle finit par atteindre une rapidité, étonnante pour l'époque, de vingt milles à l'heure.

Ses imperfections lui causèrent un peu d'humeur. Il lui arriva, par exemple, de faire des bonds intempestifs sur les lisses, ce qui lui valut le surnom de "kitten" (chaton), car elle paraissait, aux yeux des contemporains, enjouée comme un petit chat. Qu'importe, toussant, crachant et éternuant, elle tira bravement. Le 27 juillet, elle était hors de combat et pour quelques jours les voyages quotidiens se firent à l'aide de chevaux. C'est probablement à cause de quelques incidents comme celui-ci que Victor Ross, auteur de *l'Histoire de la Banque Canadienne de Commerce*, et plusieurs autres personnes, prétendent aujourd'hui que des chevaux seulement furent employés jusqu'en 1837. L'ingénieur mécanicien porta le blâme des premières avaries et il fut remplacé par un New-Yorkais. Avec ce changement la "Dorchester" se rendit à Saint-Jean avec quatre wagons en 48 minutes et en revint avec cinq en 41 minutes.

En 1850, on la relègue sur d'autres lignes qui commencent. Elle est achetée par Barthélemi Joliette, le fondateur de la ville qui porte maintenant son nom et qui s'appelait alors "L'Industrie". En 1864 (d'après d'autres versions, en 1878) la machine qui faisait autrefois vingt milles à l'heure est épuisée et un jour elle éclate et prend feu. L'une des deux plaques de cuivre qui portent son nom est fondue et l'autre est retrouvée, en 1888, dans un champ par un cultivateur qui l'apporte au musée du séminaire de Joliette.

L'inauguration du chemin de fer eut lieu le 21 juillet 1836. Vers dix heures et demie, le steamboat "Princess Victoria" quitta Montréal pour Laprairie avec plus de trois cents invités à bord, pour être témoins de l'ouverture officielle de cette route. Étaient présents le comte de Gosford, sir George et lady Gipps, sir Charles Grey, M. Elliot, secrétaire des hauts commissaires chargés de faire une enquête sur la situation politique au pays, quelques officiers de la garnison, l'honorable Louis-Joseph Papineau, plusieurs membres du conseil législatif de la Chambre, M. le supérieur du Séminaire et un grand nombre de citoyens marquants. La traversée se fit en cinquante minutes. La fanfare du 32<sup>e</sup> régiment agrémenta la cérémonie de musique appropriée.

Pour ne pas anticiper sur la cérémonie d'inauguration la vue même de la locomotive avait été interdite au public et on l'avait entourée d'une cloison, à l'intérieur de laquelle personne n'était admis.

“Le *Courrier*, du 23 juillet, nous donne de la fête, la description suivante :

“ Du débarcadère du chemin de fer, qui s'avance fort loin dans le fleuve, les invités se rendirent à l'extrémité de la voie ferrée, où les attendaient les wagons qui devaient les transporter à Saint-Jean. La locomotive, remorquant son tender, fit d'abord deux courts trajets d'essai et, comme les réparations nécessitées par l'accident d'il y a quelques jours n'étaient pas encore parachevées, on crut prudent de n'y attacher que deux des voitures de voyageurs et de faire tirer, chacun par deux chevaux, les autres véhicules où s'étaient installés les invités restants. Tous ces wagons sont fort confortables à l'intérieur et peints avec goût à l'extérieur. Nonobstant sa triple remorque, la locomotive devança bientôt de loin les autres wagons, que leur attelage, un peu poussif, traînait pourtant de bon coeur. Ce nouveau genre de locomotion fut déclaré commode et agréable, et mainte comparaison fut énoncée qui n'avantageait pas les berlines et la malle-poste. En moins de deux heures, et sans encombre, on arrivait à la gare de Saint-Jean, tout ornée de guirlandes de feuillage et de branches de sapin, où—dans la fraîcheur de ce décor—les convives firent honneur à un déjeuner fin, arrosé de madère et de champagne frappé. ”

Après avoir reçu ce nouveau témoignage de la généreuse hospitalité de MM. les actionnaires, dit la *Gazette de Montréal*, les invités furent priés par l'honorable Peter McGill, président de l'association, de boire avec lui, à la santé de Sa Majesté. M. le président profita de l'occasion que lui donnait ce toast pour énumérer les diverses circonstances relatives à la création de ce service de transport, expliquer le profit que la province en tirera, et prophétiser l'initiative que cette entreprise ne peut manquer de développer touchant de futurs travaux analogues, dont ce chemin de fer aura l'honneur d'avoir été le précurseur. La *Minerve* ajoute : “ Il fit aussi l'éloge des Canadiens qui presque seuls furent employés

à faire ce grand travail." La deuxième santé fut celle du Président des États-Unis, en sa qualité de représentant officiel d'un peuple entre lequel et nous régnait maintenant une paix cordiale et que tous espéraient être durable. La troisième, fut celle du comte de Gosford, des dames et messieurs présents. Son Excellence remercia en termes éloquentes.

M. le Président but ensuite à la santé de M. William D. Lindsay. A son tour, celui-ci demanda qu'on lui permit, en cette occasion, de présenter à M. Casey, l'ingénieur, une médaille d'or offerte par les surveillants de l'exploitation. Enfin, en acceptant ce témoignage d'estime, M. Casey exprima la satisfaction que lui avaient causée la persévérance du personnel et son ardeur au travail.

L'heure du départ ayant sonné, la société revint aux wagons, ravie de la récréation dont on l'avait gratifiée.

En revenant de Saint-Jean la locomotive remorqua en cinquante-neuf minutes quatre voitures et, comme en allant, des chevaux ramenèrent les douze autres à Laprairie. Le retour, comme d'usage, fut un peu plus bruyant, la gaieté était à son comble. Plusieurs, animés par la réception vraiment cordiale que leur avaient faite les directeurs, d'autres par les fumées du champagne, exaltaient leur joie et leur satisfaction de différentes manières. Quelques-uns même (avec la permission de M. Sword qui surveillait le repas) s'étaient munis de quelques bouteilles d'excellent madère, afin de se prémunir contre la soif qui les avait dévoré en allant. Pour signaler le départ, la chanson canadienne fut entonnée et dura jusqu'à Laprairie, accompagnée de cris de joie et d'acclamations à la façon de nos voyageurs.

Mais rien n'est parfait en ce monde, et la journée avait été si joyeuse que quelques anicroches étaient inévitables. L'après-midi touchait à sa fin lorsque la société se rembarqua à destination de Montréal. Toute la bande joyeuse étant arrivée à bord du "Princess Victoria", celui-ci quitta le quai, mais à peine les machines avaient-elles fait quelques révolutions que le vaisseau s'échoua. Ce ne fut qu'après avoir débarqué une partie des passagers dans une grande barge que le vaisseau fut remis à flot. Il partit avec une telle rapidité que le cable qui amarrait la barge au bateau à vapeur se rom-

pit, et laissa cette embarcation bien en arrière, voguant au gré des flots. Il fallut rebrousser chemin pour reprendre les voyageurs. Au cours de cette manoeuvre un homme de l'équipage tomba à l'eau et fut sauvé par son adresse à nager.

Tous ces contre-temps causèrent un long délai, et après avoir fait environ une demi-lieue, le pilote déclara qu'il craignait de descendre les rapides, le temps étant couvert et la brunante étant survenue. Le navire remit le cap sur Laprairie et les habitants de ce joli village durent subir un assaut en règle de la part des voyageurs, peu soucieux de loger à la belle étoile. Tous n'eurent pas l'heur d'être hébergés, mais, pour obvier à ce contretemps et gaiement finir une journée si bien commencée, l'on organisa à l'hôtel Laprairie une sauterie qui ne prit fin qu'aux petites heures, et les infortunés qui n'avaient pu trouver asile chez les habitants se divertirent jusqu'à l'aube en racontant leurs pérégrinations en quête d'un gîte. Vers six heures, le lendemain matin, le "Princess Victoria" ramena saine et sauve sa précieuse cargaison, et nous ne doutons pas que chacun de ces audacieux voyageurs gardera de l'inauguration du "Champlain et St-Laurent" un délectable souvenir.

Le 22, la locomotive, avec quatre voitures de voyageurs et deux wagons chargés de marchandises, mit trois quarts d'heure à l'aller et d'une demi-heure au retour. La circulation régulière commença le 25 juillet.

Malheureusement le 9 août, on rapporte qu'un accident mortel est survenu récemment. Un employé Canadien essaya de sauter sur le convoi qui filait à une *grande vitesse*. Il manqua prise, et fut projeté par les roues sur la voie, et se brisa une jambe. Il en mourut le lendemain.

Le tarif initial du transport des marchandises fut le suivant :

Cendres	2 chelins le baril
Boeuf et porc	1 chelin        "
Farine moulée	6 deniers       "
Bois et planches	5 chelins par mille pieds.

Il a été impossible de trouver le tarif des voyageurs.

Voici par année le nombre de voyageurs et de tonnes de marchandises transportés, les recettes, les dépenses et le coût approximatif :

	Voyageurs	Tonnes de fret	Recettes totales	Dépenses totales
1836	15,929	2,991	6,042. 1. 0	5,354. 0.11
1837	19,637	4,240	10,177.19. 6	7,512.19. 3
1838	18,899	4,248	9,794.16.11	8,574.16.10
1839	29,522	14,323	15,496.19. 1	8,907.14. 2
1840	26,814	7,802	13,339. 6. 3	11,824.12. 9
1841	26,327	12,614	14,000. 0. 0	11,958. 0. 0
1842	27,041	7,716	13,600. 0.00	10,743.18. 2
1843	22,379	9,786	11,800. 1. 0	8,916.18. 9
1844	27,118	12,639	15,233.19.11	11,851.11. 0

Coût approximatif :

	Chemin à lisses.....	£ 33,500.
	Débarcadères .....	2,000.
	Voitures & wagons	1,000.
	Locomotive .....	1,500.
<hr/>		
1836	Total.....	£ 38,000.
1840	.....	51,063. *
1841	.....	52,547.
1842	.....	52,872. 4. 9
1843	.....	52,961.10. 1

Dès ses débuts le Champlain-Saint-Laurent, la première entreprise du genre dans les possessions britanniques, attira beaucoup d'attention. Par exemple, en décembre 1836, on projeta d'établir un chemin de fer pour unir l'Atlantique au Saint-Laurent. Ce chemin devait passer à travers les états de Connecticut, Massachusetts, et Vermont, le long de la vallée du Connecticut jusqu'à la frontière du Bas-Canada, d'où il serait prolongé d'un côté jusqu'au port Saint-François sur le lac Saint-Pierre, et de l'autre, jusqu'à Saint-Jean sur le lac Champlain pour rencontrer le chemin de fer existant de

Saint-Jean à Laprairie. Le 29 décembre la législature de Vermont offrait de contribuer pour une somme de \$3,000 aux frais de l'exploration d'une telle route.

Le premier chemin de fer canadien est devenu une partie constituante du réseau Canadien National en passant par les étapes suivantes. En 1832 la compagnie "Champlain-Saint-Laurent" est incorporée. Quatorze ans plus tard, la compagnie "Montréal et Lachine" est formée et l'année suivante, la compagnie du "Lac Saint-Louis et la frontière." Ces deux compagnies s'amalgament, en 1850, sous le nom de "Montréal et New-York." En 1857, cette dernière compagnie s'unit à la compagnie "Champlain-Saint-Laurent" sous le nom de "Montréal et Champlain" et, en 1864, celle-ci se joint au Grand-Tronc pour une période de vingt-et-un ans. Huit ans après le Grand-Tronc en fait l'achat. En 1919 le vernement canadien fait l'acquisition du Grand-Tronc qui devient partie du Canadien National.

LUCIEN BRAULT

---

L'ALMANACH JUDICIAIRE ET COMMERCIAL  
DE 1871

---

*L'Almanach judiciaire et commercial pour l'année 1871* fut imprimé aux ateliers de *L'Indépendant*, coin des rues du Pont et Saint-François, à Québec.

Cet almanach fut compilé par Louis-Jules Bélanger, avocat, qui décéda greffier de la Cour de Circuit, à Québec, le 22 mars 1906. Il contenait un petit dictionnaire de droit pratique : pour se diriger prudemment en affaires, le tarif des différentes cours du district de Québec, les noms des juges, des protonotaires, des shérifs, des greffiers, des commissaires de la Cour Supérieure, des notaires, des huissiers, etc. M. Bélanger disait dans son avis aux lecteurs : " Si le succès couronne notre travail, une autre année, nous nous proposons quelque chose de plus complet ". Il faut croire que le succès ne vint pas puisque M. Bélanger ne publia pas d'autre almanach.

## LES CANADIENS ET LA GUERRE DE SÉCESSION

Il y a dix ans, Blondel, dans le *B. R. H.*, de 1926, (p. 439), signalait que l'abbé Beaudry, curé de S.-Constant, au cours d'un sermon prononcé en 1865, lors d'une cérémonie funèbre, déclarait que 40,000 Canadiens français avaient fait partie des armées américaines et que 14,000 étaient morts en combattant (1).

Ces chiffres ont paru élevés, à quelques-uns, même exagérés, toutefois, il ne faut pas oublier que des historiens ont fixé à 280,000 hommes les pertes des nordistes et qu'on ignore celles des sudistes qui furent plus considérables.

Quoiqu'il en soit, des curieux insatiables pour compléter des histoires de famille, aimeraient obtenir une liste quelque peu "conséquente" des Canadiens engagés dans cette pénible guerre civile. Comment les satisfaire? Après des années, nous n'avions que douze noms relevés ici et là, lorsque M. Émile Falardeau, en faisant sa généalogie, put y ajouter six noms de ses parents.

Nous voici avec un tout petit tableau. Soumettons-le aux lecteurs, il s'en trouvera sans doute qui fourniront des renseignements additionnels.

BARREAU, Napoléon. — Né à S.-Constant, vers 1825, aurait fait partie des troupes sudistes. M. Émile Vaillancourt a son portrait en costume militaire.

BARREAU, Stanislas. — Né en 1842. Soldat courageux, il avait gagné le grade de lieutenant, lorsqu'il s'oublia un jour, et, pour ce, dut subir la peine capitale en 1865. (Rémi Tremblay — *Pierre qui roule*... pp. 86-87).

CADIEUX, Docteur J.-N. — "Fut chirurgien militaire de 1862 à la fin de la guerre." (Bélisle, *Hist. de la presse franco-américaine*, p. 415).

DUROCHER, Isidore. — Né à S.-Lin en 1847, décédé à Montréal en 1913. Ce vétéran de la G. A. R., acquit du renom comme propriétaire de l'ancien Hôtel Richelieu, rue S.-Vincent.

(1) Le sympathique colonel Wilfrid Bovey, de l'Université McGill est d'avis que les chiffres 40,000 et 14,000, comprenant tous les soldats nés au Canada ou venus du Canada sans distinction de race, ce qui diminuerait beaucoup le nombre des nôtres qui furent mêlés à la guerre.

FALARDEAU, Onésime. — Né à Berthier en 1828. Mort accidentellement en 1862, peu après son engagement.

FALARDEAU, Anastase. — Né à Berthier en 1837. Mort à Cohoes en 1902.

FALARDEAU, Dieudonné. — Né à Maskinongé en 1847. Décédé à Hampton, Vermont, en 1912.

FALARDEAU, Louis-Denis. — Né à Maskinongé en 1847. Décédé à Deseronto, Ont., en 1909.

FALARDEAU, Dosithée. — Né à Berthier en 1852, artilleur. Mort à Philadelphie, en 1908.

FALARDEAU, Joseph-Sigefried. — Né à Berthier en 1855. Mort à Baltimore en 1894 (1).

LAVALLÉE, Calixte. — Né à Verchères en 1842. S'enrôla dans l'armée du général Sherman. "Il fut blessé sous les drapeaux, ce qui lui valut le grade de lieutenant." Brillant compositeur et pianiste. Mort à Boston en 1891. (*Dictionnaire des musiciens*).

MALLET, Edmond. — Né à Montréal en 1842. Enrôlé en 1862. Assista à vingt-deux batailles. Obtint plusieurs grades. Gravement blessé en 1864, il fut promu major. Mort le 12 avril 1907 à Washington. (Bélisle, *ibid*, p. 410).

MARION, Dr Alfred-N. — Fut chirurgien militaire. (Bélisle, *ibid*).

MENON, Louis. — Né vers 1844. (Tremblay, *ibid*).

ROUILLARD, J.-B. — Né en 1842. Enrôlé en 1862. Fut blessé en 1864 et promu brigadier. Mort à Fall River, le 27 octobre 1908. (Bélisle, *ibid*).

SANSOUCI, Eusèbe. — Époux de Louise Caouette, il émigra aux É.-Unis en 1855. S'enrôla dans les troupes et succomba en 1863. (*Hist. des C.-F. du Rhode-Island*, p. 69).

TREMBLAY, Rémi. — Né à S.-Barnabé, en 1847. Enrôlé en 1864. Journaliste et poète. Mort en 1926. (Bélisle, *ibid*, p. 296 et R. Tremblay — *Pierre qui roule*).

TRUDEAU, Georges. — "Fut secrétaire du général Whittaker" (Bélisle, *ibid*).

L'article de M. Émile Falardeau, de même que l'ouvrage de M. Bélisle démontrent que bien des survivants de la

(1) Les noms des six Falardeau ci-dessus sont cueillis dans l'article du généalogiste Falardeau paru dans le *B. R. H.* 1926, p. 566.

guerre de sécession restèrent aux États-Unis et qu'ils y moururent. Tous ayant été pensionnés par la République, leurs noms doivent se trouver dans les archives fédérales et quelque analiste se chargera peut-être, un jour de dresser la liste désirée et même de la publier (2).

Quant aux malheureux qui succombèrent sur le champ de bataille, il est probable qu'on ne saura jamais tous leurs noms.

E.-Z. MASSICOTTE

---

### L'IMPRIMEUR ADOLPHE JACQUIES

---

En 1839, l'imprimeur du *Fantasque* était Adolphe Jacques, qui exploitait une très modeste imprimerie, rue Saint-Vallier, à Saint-Roch. Lorsque, le 2 janvier 1839, le chef de police Young, par ordre de Colborne, envoya des soldats s'emparer de la presse et du matériel d'imprimerie du *Fantasque* et faire Aubin et Adolphe Jacques les prisonniers de notre Souveraine Dame la Reine, les bons *Patriotes* de Québec admirèrent la crânerie du journaliste qui était enfermé en prison pour la bonne cause. En réalité, Aubin ne risquait pas grand'chose. Célibataire et pauvre comme un rat d'église, il ne perdait rien. C'est l'imprimeur, Adolphe Jacques, qui était le perdant dans toute l'aventure. Propriétaire d'une imprimerie qui lui permettait de faire vivre sa femme et ses six enfants dont l'aîné comptait à peine neuf ans, il perdait tout du même coup et se voyait enfermé en prison pour, probablement, plusieurs mois. Colborne fit sortir Jacques de prison après deux mois de détention mais sa presse et son matériel ne lui furent remis que plusieurs mois plus tard. Dans sa requête pour se faire remettre sa propriété, Jacques déclarait qu'il habitait le Canada depuis dix-sept ans, qu'il avait une femme et six enfants et que son seul moyen de faire subsister sa famille était son imprimerie.

---

(1) Il existe un ouvrage en 48 volumes publié à Washington, intitulé : *The War of the Rebellion: A compilation of the Official Records of the Union & confederate armies*. Mais on n'y trouve pas mention de tous les militaires. En plus, on ne dit rien sur leur origine, ce qui importe, puisqu'il y avait dans les armées des Français, des Suisses, des Belges, des Louisianais et des Canadiens-Français.

## LES EBOULEMENTS DU CAP DIAMANT

*L'éboulement du 9 février 1836*

Ceux qui passent au pied du Cap Diamant se doutent-ils que cette masse imposante qui semble si solide s'est parfois désagrégée et a enseveli sous ses ruines des douzaines de résidents de la rue Champlain? Le premier éboulement important du Cap Diamant eut lieu le 9 février 1836. Le coup de canon de midi tiré de la citadelle produisit une secousse si forte qu'une avalanche de neige formée pendant la nuit au haut du Cap Diamant se détacha et tomba dans la rue Champlain, écrasant dans sa chute le magasin de William Price (ancienne brasserie Brehaut). La rue Champlain se trouva encombrée à une hauteur de près de quarante pieds par la neige, la terre et la pierre tombées du haut du Cap Diamant. Un nommé Smith et deux enfants qui se trouvaient dans le magasin Price furent ensevelis sous cette masse pesante. Tous trois furent sortis de leur dangereuse position après trente minutes d'efforts surhumains. Le nommé Gaulin, qui passait dans la rue juste au moment de l'éboulement, fut assez heureux de se tirer de son aventure avec quelques contusions. Alexander Maitland, vendeur de biscuits pour la maison Hossack, ne fut pas aussi chanceux. Ce n'est qu'après une heure et demie de travail que les sauveteurs le sortirent de ce tombeau de neige et de pierre. Il avait cessé de vivre.

*L'éboulement du 17 mai 1841*

Entre onze heures et onze heures et demie, le 17 mai 1841, la partie du Cap Diamant située vis-à-vis les magasins du Roi, d'une longueur d'environ deux arpents, s'éboula dans la rue Champlain, emportant avec elle le mur des fortifications. Six maisons qui bordaient la rue

Champlain en cet endroit furent presque réduites en miettes, et deux autres furent fortement endommagées. Ces maisons étaient occupées par les famille Williams, Power, Considine, Connor, Gaulin, Young, O'Sullivan et Roy. La catastrophe du 17 mai 1841 fit près de trente victimes et presque autant de blessés. Parmi les morts se trouvaient: George Jones, 24 ans; Madeleine Labadie, femme de George Jones, 24 ans; Madeleine Jones, un mois; Joseph Gaulin, 50 ans; Julie Gaulin, 18 ans; Marie-Désanges Gaulin, 4 ans; Henri Côté, 38 ans; François Chartier, 59 ans; Dominick Greely, 28 ans; John Considine, 29 ans; Patrick Hayes, 3 mois; Dennis Fitzpatrick, 21 ans; Bridget Tigh, 60 ans; Patrick Dougherty, 30 ans; Ellen Sullivan, femme de James McClosky, 23 ans; Mary Gallagher, femme de John Connor, 40 ans; Margaret Connor, 20 ans; Mary Williams, femme de John Williams, 36 ans; Emmanuel Williams, 3 ans; Ellen Hall, femme de Robert Reed; John Fisher, 20 ans; Jane Crawford, 11 ans; Robert McKibbon, 20 ans; Margaret Young, 18 ans; Joseph Lyonnais, 22 ans; Lucie Saint-Laurent,     ans. Dix-sept des victimes eurent leur service en même temps à la cathédrale, le 19 mai 1841. La plupart des blessés furent transportés à l'Hôtel-Dieu où les bons soins qu'on leur prodigua les remirent sur pieds en quelques semaines (1).

---

(1) A la suite de l'éboulement du 17 mai 1841, les autorités militaires avaient placé un gardien sur le terrain en bas du Jardin du Fort pour surveiller les changements qui pourraient se produire dans le rocher du Cap Diamant et avertir les habitants de la rue Champlain de déguerpir en temps de leurs maisons. En juillet 1848, ce gardien remarqua une fissure considérable dans le roc sur lequel était assise la maison qu'il occupait. Il en donna immédiatement avis au Bureau du Génie. Les ingénieurs firent une inspection soignée du terrain et constatèrent qu'une masse de rocher de plus de 300 pieds de longueur sur une hauteur de 150 pieds et une largeur moyenne de 40 ou 50 pieds s'était détachée du roc qui forme le Cap Diamant. Le 4 juillet 1848, les habitants de la rue Champlain étaient avertis que la masse énorme suspendue au-dessus de leurs demeures pouvait tomber d'une heure à l'autre. Quelques familles seulement abandonnèrent leurs maisons; les autres préférèrent courir les risques.

*L'éboulement du 14 juillet 1852 (1)*

C'est un peu avant quatre heures du matin que se produisit l'éboulement du 14 juillet 1852. Cette fois, deux maisons seulement furent écrasées mais les pertes de vie furent encore trop nombreuses. Ces deux maisons étaient situées un peu avant d'arriver au chantier Baldwin, au Cap Blanc. L'une était occupée par Robert Webb, forgeron, et sa famille, et l'autre par John et Robert Elliott, bateliers, mariés aux deux soeurs. M. et Mme Webb, deux de leurs enfants, Ellen, âgée de sept ans, et Mary, âgée de cinq ans, et leur servante, Ellen Hurley, qui étaient couchés dans le bas de la maison, furent ensevelis sous les ruines et tués. Les cinq autres enfants du ménage Webb, qui reposaient à l'étage supérieur, échappèrent à la mort comme par miracle. John Elliott et sa femme furent sauvés, mais leurs deux enfants, Robert, âgé de ans, et Ellen Jane, âgée de ans, furent trouvés morts. Robert Elliott, sa femme, et leurs quatre enfants, échappèrent aussi à la mort. Le même jour, trois heures plus tard, un autre éboulement eut lieu à l'autre extrémité du Cap Diamant, au chantier de M. Lampson, et écrasa une maison en bois. Heureusement, les occupants avaient eu le temps de se sauver. Entre onze heures et midi, encore le même jour, un troisième éboulement se produisit à la fonderie Tweddell. La couverture de l'établissement fut emportée mais il n'y eut pas de morts ni de blessés.

*L'éboulement du 11 octobre 1864*

Le 11 octobre 1864, vers les cinq heures de l'après-midi, une énorme masse de terre et de roche se détachait du Cap Diamant, immédiatement au-dessous de la batterie de canons du Jardin inférieur du gouverneur, en fa-

---

(1) Il est peut-être utile de mentionner ici l'accident du 19 juin 1842 qui ne fut pas, à proprement parler, un éboulement. Quelques grosses pierres se détachant du Cap Diamant détruisirent presque entièrement trois maisons de la rue Champlain, celle de Denis Powell, celle des héritiers Georges (occupée par M. Cummings) et celle de M. Tollend (occupée par M. Quigley).

ce de la rue des Carrières, et roulait avec grand fracas dans la rue Champlain, écrasant complètement les deux maisons portant les nos 58 et 60 et endommageant considérablement la maison portant le no 54, tout à côté. Quatre personnes furent tuées dans cet accident : John Hayden, arrimeur, âgé de 42 ans, Mary Scanlon, sa femme, âgée de 32 ans, et leurs enfants Mary Hayden, âgée de 11 ans, et Sarah Janet McCann, âgée de 8 ans. Quatre ou cinq personnes furent aussi grièvement blessées dans la même occasion.

*L'éboulement du 3 février 1875*

Moins de onze ans après le fatal éboulement du 11 octobre 1864, le Cap Diamant jetait encore un voile de deuil sur la ville de Québec. Le 3 février 1875, vers les neuf heures du soir, une masse énorme de neige se détachait du Cap et tombait avec un bruit épouvantable sur une maison qui appartenait à Nicolas Haberland, rue Champlain, dans les environs de la Chapelle des Marins. Deux familles occupaient cette maison. Le premier étage était habité par le propriétaire Haberland, sa femme, ses trois jeunes enfants, sa mère Johanna Keefe, veuve Haberland, âgée de soixante-quinze ans, malade au lit depuis dix ans, et une jeune servante. Tous les occupants de ce logement furent sauvés à l'exception de la vieille madame Haberland. L'étage supérieur était occupé par John Gibson, sa femme, Mary O'Brien, et leurs cinq enfants, John Francis, âgé de neuf ans; Mary, âgée de huit ans; Richard, âgé de six ans; Catherine, âgée de quatre ans; et Eliza Ann, âgée d'un an. Aussitôt l'alarme donnée, les voisins arrivèrent avec des pelles, des haches et des pioches, pour retirer les victimes de la neige et des débris de la maison. Tous les membres de la famille Gibson avaient été tués sur le coup, et la plupart furent trouvés horriblement mutilés. Quatre autres maisons, celles de James Fanning, Patrick Ritchford, Thadeus Sullivan et James Flore, furent tellement endommagées par cette avalanche que tous les occupants duprent les aban-

donner. Les huit victimes étaient catholiques et leurs funérailles eurent lieu à l'église Saint-Patrice le 4 février 1875. Six corbillards transportèrent ces malheureux à l'église puis au cimetière. Le cortège funèbre se composait de plus de deux mille personnes.

*L'éboulement du 19 septembre 1889*

L'éboulement du 19 septembre 1889 est la dernière en date et la plus triste des catastrophes causées par le Cap Diamant. Trente-cinq personnes perdirent la vie et sept maisons furent détruites dans cette épouvantable soirée. C'est sur les sept heures du soir, au moment où la plupart des habitants de la rue Champlain étaient retirés chez eux que la catastrophe se produisit. Des milliers et des milliers de tonnes de roches se détachant du promontoire, à l'extrémité ouest de la Terrasse Dufferin, vinrent tout à coup s'écraser sur les maisons ou dans la rue la bouchant complètement à une hauteur d'une trentaine de pieds. L'alarme fut donnée dans tout Québec. En dépit d'une nuit sombre et d'un vent violent, soldats, pompiers, citoyens, se mirent à l'oeuvre et, le lendemain, le travail de déblaiement fini, on constatait que 35 personnes avaient perdu la vie. Plus de cent heures après l'accident, Jos. Kempt, débardeur, âgé de soixante-six ans, était retrouvé, encore vivant, dans sa cave. Le pauvre diable fut tiré de là et transporté à l'Hôtel-Dieu mais il succomba peu après. Les funérailles des victimes eurent lieu le 21 septembre. Seize corbillards les transportèrent à l'église Saint-Patrice puis au cimetière. C'était probablement le cortège le plus triste que Québec ait jamais vu passer dans ses rues.

*Les morts du 19 septembre 1889*

1o.—Thomas Pemberton, fils de Robert Pemberton et de Jane Matthews, 20 ans; 2o.—Mme Catherine McKinnon, 65 ans; 3o.—Richard Maybury, époux de Jane Miller, 65 ans; 4o.—Mme Richard Maybury, née Jane Miller, 53 ans; 5o.—Richard Maybury, fils des précédents, 7 ans; 6o.—Mme veuve John O'Dowd, née Rose

Anne McBrearty, 62 ans; 7o.—Joseph Kemp, époux de Mary Leahey, 74 ans; 8o.—Mme Joseph Kemp, née Mary Leahey, 69 ans; 9.—Thomas Farrell, époux de Catherine Kennedy, 35 ans; 10o.—Lawrence Farrell, fils des précédents, 3 ans; 11o.—Stella Farrell, fille des précédents, 5 ans; 12o.—Agnes Farrell, fille des précédents, 7 ans; 13o.—Margaret Walsh, fille de Patrick Walsh et de Ellen Nolan, 32 ans; 14o.—Mme James Bradley, née Ellen Walsh, 28 ans; 15o.—Ellen Bradley, fille de la précédente, 7 ans; 16o.—Alice Bradley, fille de la précédente, 4 ans; 17o.—Margaret Bradley, fille de la précédente, 2 ans; 18o.—Mary Agnes Bradley, fille de la précédente, 10 semaines; 19o.—Richard H. Leahey, époux de Julia Doyle, 36 ans; 20o.—Mme Richard Leahey, née Julia Doyle, 36 ans; 21o.—Norah Kennedy, fille de William Kennedy et de Honorah Kennedy, 14 ans; 22o.—Mme John Marshall, née Catherine Lana, 62 ans; 23o.—Michael Deahey, veuf de Mary Murphy, 70 ans; 24o.—Mme Stephen Burke, née Mary Jane Allen, 32 ans; 25o.—Agnes Burke, fille de Stephen Burke et de Mary Jane Allen, 2 ans; 26o.—Ellen Burke, fille des mêmes, 10 mois; 27o.—Charles Allen, époux de Agnes Pollick, 70 ans; 28o.—Mme Charles Allen, née Agnes Pollick, 66 ans; 29o.—Catherine Allen, fille des précédents, 18 ans; 30o.—Essie Fitzgerald, fille de Patrick Fitzgerald et de Catherine Foley, 3 ans; 31o.—Joseph Fitzgerald, enfant des mêmes, 1 an; 32o.—Thimothy Berrigan, époux de Margaret Larkin, 68 ans; 33o.—Mme Martin Reddy, née Catherine Airs, 27 ans; 34o.—Thomas Nolan, époux de Catherine Kemp, 26 ans; 35o.—Mme Thomas Nolan, née Catherine Kemp, 25 ans; 36o.—Dennis Christopher Berrigan, fils de Thimothy Berrigan et de Margaret Larkin, 39 ans; 37o.—Henry Black, époux de Martha Brice, 49 ans; 38o.—William Black, fils d'Henry Black et de Martha Bryce, 16 ans; 39o.—James Black, fils des mêmes, 6 ans; 40o.—John Henry, époux de Louisa Adams, 66 ans; 41o.—Mme John Henry, née Louisa Adams, 65 ans; 42o.—Mme Robert Lawson, née Mary Anne Burt; 43o.—Robert Samuel Lawson, fils de la précédente; 44o.—George Miller, 12 ans.

## UN PRISONNIER DE GUERRE A MONTREAL, EN 1780

Au cours de la révolution, aux États-Unis, plusieurs sujets américains, faits prisonniers par les troupes anglaises, furent internés en notre pays. L'un d'eux, Josiah Hollister, a laissé un journal, publié en 1928 par l'historien Romanzo Norton Bunn de la " Illinois Society of the Sons of the Revolution. "

Hollister, né en Nouvelle-Angleterre en 1754, était marié et père de deux enfants lorsque sa maison fut incendiée, que sa femme et ses enfants furent mis sur le pavé et qu'il fut amené en captivité.

A la fin des hostilités on le relâcha et il retourna vivre en son pays, où il mourut en 1832.

De son journal nous détachons ce qu'il raconte sur la façon dont les prisonniers de guerre étaient traités, en route pour Montréal, et durant leur séjour, en notre ville.

Sa relation, sans être un modèle d'orthographe, contient divers petits traits qu'il est bon de retenir.

On pourrait ajouter que les prisonniers des armées ennemies ont toujours été considérés comme des charges et qu'on n'a jamais eu pour eux les égards que l'on témoigne aux touristes, encore que ceux-ci se plaignent souvent.

(Extraits)

" At Crown Point we drew one day's provisions for the first time, and the next morning were put on board the ship *Mariah* and sailed to St. John, then marched to Chamblee, where we stayed one night and continued on to Montreal, were marched through the city, and put into an old French church (1) for a few days till they had prepared a long store, one hundred and twenty feet long, which they converted into a prison (2).

(1) Ce devait être la chapelle des PP. Jésuites, rue Notre-Dame.

(2) Que pouvait-être ce "long store" de 120 pieds de longueur? Serait-ce l'ancien entrepôt de la compagnie des Indes?

The next day I was taken out by William Grant to work at the mills they were building on an Island opposite Montreal (3), where I laboured eighteen days for one shilling a day, Halifax currency. The weather then came on very cold. I was then put into close confinement through the winter, under a Hessian guard. Our provisions were scant and poor and our clothing thin, so that we suffered both cold and hunger.

The tory officers would often come to try to enlist us, and some not firm in the cause inlisted. One of the Bracknags, who was a Tory Captain, came to me one day in sheep's clothing, though at heart he was a ravenous wolf. In a very plausible way, with much pretended friendship, he advised me to inlist and serve the King. In doing so, he said, I would secure the King's favour; otherwise I would be treated as a rebel. I told him I could not, for I had a wife and children, and if I should, I would never see them again”...

“One captain Jones came into the prison and one Daniel King inlisted. I passed by and smiled, for King was a low lived fellow, and we were all glad to get ride of him.

Jones saw me smile, and said: There is a good natured looking man. I want a company a such men. Will you inlist? “I answered: “Yes”, “well set down your name. I said: “I'll stay till I get home, then I'll inlist very soon. I have not been used well enuf to inlist (here)”. “Why, how have you been used”? “You came upon me in the night, hauled me out of doors, burned my house and turned my wife and children out. I will see you all hanged before I'll inlist to support such a government as that”. They all gave a shout and Jones went out with hos booty.

“I shall pass over many things, lest they swell my narrative too much. During the first winter we suffered with cold and hunger beyond expression. We were

---

(1) L'hon. Wm Grant avait épousé la baronne de Longueuil et le moulin dont il est ici question fut construit en 1780 sur la rive nord de l'île Ste-Hélène, et démoli en 1822 pour faire place aux casernes.

guarded by a Hessian guard (1), who some of them were destitute of all humanity. Particularly one of their corporals who, every time he mounted guard, would with his rattan, lather some of the prisoners. We made complaint to the commissary, who ordered that he should no more mount the prison guard. Through the winter we drew fresh provisions, which were very poor. In the spring after the provision fleet came in we drew salt provisions and not being provided with room to exercise, it gave us the scurvy, many unable to help themselves. In June a number of us were ordered to the Three Rivers general hospital where we remained about six weeks..."

E.-Z. Massicotte

---

### L'HISTOIRE DES SIENS

Tu vas étudier bientôt l'histoire des empires, des nations, des sectes qui se sont partagées le monde, apprends d'abord au foyer l'humble histoire des tiens. Conserve toujours la mémoire de ce qu'ils furent, et tu te sentiras meilleur et plus dispos à entreprendre le grand combat de la vie.

J.-EDMOND ROY

---

### QUESTION

Quel est ce W. H. Rowen qui, de 1839 à 1843, s'inscrit comme imprimeur du *Fantasque* de Napoléon Aubin? Je vois vers le même temps un A. Jugon, imprimeur à Québec. Était-il du pays? Où est-il mort?

M. Imp.

---

(1) A cette époque, il y avait plusieurs "Hessian mercenaries" dans l'armée anglaise. Ces soldats venus de Hesse-Nassau (Prusse) étaient considérés avec mépris par les Américains qui les surnommaient des "Hirelings".

LETTRE DE MGR DE PONTBRIAND AU MINISTRE

—  
A Montréal ce 9 9<sup>bre</sup> 1759

Monsieur,

Votre lettre pleine de bonté me remplit d'une reconnaissance si vive qu'il m'est impossible de l'exprimer. J'ay confiance que la scituation presente loin de les diminuer, les augmentera.

Le peu de facilité qu'il y a, Monsieur, d'ecrire m'empêche d'entrer dans aucun détail, Vous serés surement informé de la misere que ressentent tous les états de cette Colonie, la description cy jointe peut en donner une idée si elle étoit repandue, elle occasionneroit peut etre des aumones.

On raisonne ici beaucoup sur les evenements qui sont arrivés, on condamne facilement, je les ai suivis de près, n'ayant jamais été éloigné de M. le Marquis de Vaudreuil de plus d'une lieue. Je ne puis m'empêcher de dire qu'on a un tort infini de lui attribuer nos malheurs; quoique cette matiere ne soit pas de mon ressort. Je me flatte, Monsieur, que vous ne desaprouver pas un témoignage que la seule vérité me fait rendre,

J'ay l'honneur d'etre avec un tres profond respect Monsieur,

Votre tres humble et tres obéissant serviteur,

h. m. eveque de Quebec

Le retardement du départ de nos vaisseaux m'a donné le tems de reunir sous un seul point de vue la critique du public sur les operations de la campagne.

*Description imparfaite de la misere du Canada*

A Montréal le 5 9<sup>bre</sup> 1759

Il suffit d'exposxr la scituation du Canada pour exciter la charité des personnes tant soit peu compatissantes.

Québec a eté bombardé et canonné pendant l'espace de plus de 2 mois 180 maisons ont été incendiées par des pots a feu, toutes les autres criblées par le canon et les bombes. Les murs de 6 pieds d'épaisseur n'ont pas resisté, les voutes dans lesquelles les particuliers avoient mis leurs effeffts ont été

brulées écrasées et pillées pendant le siege et apres. L'Eglise cathédrale a été entierrement consumée. Dans le seminaire il ne reste de logeable que la cuisine ou se retire le curé de Québec avec son vicaire. Cette communauté a souffert des pertes encore plus grandes hors de la ville ou l'ennemie lui a brulé 4 fermes et 3 moulins considerables qui faisoient presque tout son revenu. l'église de la basseville est entierement détruite, celles des Recollets des Jesuittes et du Seminaire sont hors d'état de servir sans de tres grosses réparations; il n'y a que celle des ursulines ou l'on peut faire l'office avec une certaine decence quoique les anglois s'en servent pour quelques ceremonies evtraordinaires. Cette communauté et celle des hospitalieres ont été aussi fort endommagées, elles n'ont point de vivres, toutes leurs terres ayant été ravagées. Cependant les religieuses ont trouvé le moyen de s'y loger tant bien que mal, apres avoir passé tout le tems du suege a l'hopital général. L'hotel dieu est infiniment resserré par ce que les malades anglois y sont. Il y a 4 ans que cette communauté avoit brulé entierrement. Le palais episcopal est presque détruit et ne fournit pas un seul appartement logeable, les voutes ont été pillées. La Maison des recollets et des Jésuittes sont a peu pres dans la meme scituation, les anglois y ont cependant fait quelques réparations pour y loger des troupes, ils se sont emparés des maisons de la ville les moins endommagées ils chassent meme tous les jours de chés eux les bourgeois qui a force d'argent ont fait raccomoder quelques appartemens ou les y mettent si a l'étroit par le nombre de soldats qu'ils y logent que presque tous sont obligés d'abandonner cette ville malheureuse et ils le font d'autant plus volontiers que les anglois ne veulent rien vendre que pour de l'argent monnoié et lon sçait que la monnoie du pays n'est qu'en papier, Les pretres du Seminaire les Chanoines, les Jésuittes sont dispersés dans le peu de pays qui n'est point encore sous la domination angloise, les particuliers de la ville sont sans bois pour leur hyvernement, sans pain sans farine sans viande et ne vivent que du peu de biscuit et de lard que le soldat anglois leur vend de sa ration, Telle est l'extrémité ou sont reduits les meilleurs bourgeois,

on peut facilement juger par la de la misere du peuple et des pauvres.

Les campagnes ne fournissent point de ressources et sont peut être aussi a plaindre que la ville meme toute la cote de Beaupré et l'isle D'Orleans ont été detruites avant la fin du siege, les granges les maisons des habitants les presbitaires ont été incendiés les bestiaux qui resterent enlevés ceux qui avoient été transportés au dessus de Québec ont presque tous été pris pour la subsistance de notre armée de sorte que le pauvre habitant qui retourne sur sa terre avec sa femme et ses enfans sera obligé de se cabanner a la façon des sauvages, leur recolte qu'ils n'ont pu faire qu'en donnant la moitié sera exposée aux injures de l'air ainsi que leurs animaux les caches qu'on avoit fait dans les bois ont été decouvertes par l'ennemi et par la l'habitant est sans hardes, sans meubles sans charrues et sans outils pour travailler la terre et couper le bois. Les églises au nombre de dix ont été conservés mais les fenetres, les portes, les autels, les statues, les tabernacles ont été brisés, la mission des Sauvages Abenakis de St. François a été entierement detruite par un parti d'Anglois et de Sauvages ils y ont volé tous les ornements et vases sacrés, ont jetté par terre hosties consacrés ont égorgé une trentaine de personnes dont plus de 20 femmes ou enfans.

De l'autre coté de la Riviere au Sud il y a environ 36 lieues de pays établis qui ont été a peu pres egaleement ravagés et qui contenoient 19 paroisses dont le plus grand nombre a été détruit.

Tous ces quartiers dont nous venons de parler souffriront beaucoup et ne peuvent aider personne n'ont aucune denrée a vendre et ne seront pas retablis, d'ici en plus de 20 ans dans leur ancien état un grand nombre de ces habitants ainsi que de ceux de Québec viennent dans les gouvernements de Montréal et des 3 Rivières mais ils ont bien de la peine a trouver du secours.

Les loyers dans les deux villes sont a un prix exhorbitant ainsi que toutes les denrées par exemple la livre de boeur 6 l. et la douzaine d'oeuf autant, le mouton 70 a 80 l. et les habitants font bien des difficultés pour prendre les or-

donnances la main de papier 24 l. les souliers 30 l. la livre de scavon autant et toutes les etoffes a proportion, l'année prochaine il sera difficile d'ensemencer les terres parce qu'il n'y a aucun labour de fait.

Voilà bien des objets de charité et un chacun peut en choisir selon son gout et son inclination. Messieurs les Supérieurs de St. Sulpice, des Missions étrangères, des Jesuittes et Mr. l'Abbé de l'Isle dieu recevront volontiers les aumones qu'on pourra faire et trouveront les moiens de les faire tenir. On peut envoyer des robes de soies dont on pourra faire ici des ornements. Dans les ports de mer a Brest, Mr. Hocquart a Bordeaux Mr. Estebe, a la Rochelle Mr. Goguet se chargeront de faire tenir les toilles, les etoffes, le lard, la farine, l'eau de vie, le vin et generallement tout ce qu'on voudra envoyer.

J'atteste que dans cette description de nos malheurs il n'y a rien d'exageré et je supplie Mes Seigneurs les Eveques et les personnes charitables de faire quelques efforts en notre faveur.

H. M. eveque de Quebec (1)

---

### LE PRINCE ALFRED A QUÉBEC

---

Le prince Alfred était le deuxième fils de la reine Victoria. Né en 1844, il avait donc dix-sept ans lors de son passage à Québec, en 1861. C'est le 12 juin que Son Altesse Royale arriva à Québec, à bord du vapeur du gouvernement le *Victoria*. Le jeune prince fut reçu au débarcadère par le maire Pope, les honorables MM. Cartier et Ross, le général Williams, le colonel Irvine, les membres du conseil de ville, etc, etc. Le prince Alfred prit ensuite place dans le carrosse du gouverneur-général et se rendit à Cataraqui, résidence de sir Edmund W. Head. Partout, sur son passage, il fut salué par les acclamations de la foule. Le prince Alfred partit pour Montréal le 17 juin. Son séjour à Québec avait été plutôt calme. Les grandes réceptions avaient été omises du programme à la demande même de la reine Victoria, dit-on.

---

(1) Correspondance générale, vol. 104.

## L'ELECTION D'UN CHEF SAUVAGE CHRETIEN

Chez les Sauvages, du moins chez les Montagnais, quand un chef s'était distingué par sa vertu et son courage, s'il venait à mourir, par respect, on le laissait plusieurs années sans successeur. En 1667, il s'agissait de remplacer comme chef le fameux capitaine Noël TeKouerimat. L'élection eut lieu à Sillery où toutes les nations étaient réunies. Le choix, selon la coutume, fut fait par les parents du chef défunt. Le nouveau chef fut NegasKaouat, capitaine de guerre de Tadoussac. Il faut lire dans la *Relation des Jésuites* de 1667-1669 le récit de toutes les cérémonies qui eurent lieu à Sillery à l'occasion de cette élection. Pour commencer, on déchaussa le nouveau capitaine, on lui ôta ses anciens habits et, en souvenir de l'affection que l'ancien chef avait toujours eu pour les Français, le nouveau fut entièrement vêtu à la française. Vint ensuite le festin. Le principal orateur à ces agapes fut le Père Nouvel. Après la harangue, les parents de l'ancien capitaine firent les présents accoutumés aux nations présentes. Là se trouvaient des Français, des Algonquins, des Montagnais, des Gaspésiens, des Abénaquis, des Etchemins, des Poissons Blancs, des Hurons, etc., etc. Tous ces présents consistaient en colliers de porcelaine. Le premier fut mis entre les mains du Père de Beaulieu pour être remis au gouverneur de Courcelles. Le Père Albanel, alors missionnaire de Sillery, eut le second présent. Chaque nation eut ensuite le sien pour se souvenir que celui qui s'appelait autrefois NegasKaouat se nommait maintenant TeyKorimat. La distribution des colliers terminée, le Père Albanel parla à son tour. Il félicita le nouveau capitaine, fit des vœux pour qu'il imite l'ancien et engagea ses auditeurs à aimer la foi qu'ils avaient embrassée. Le tout se termina par un autre festin. Le lendemain, tous les capitaines sauvages réunis à Sillery, ayant à leur tête TeyKorimat, habillé à la française et la canne à la main, allèrent saluer le gouverneur de Courcelles. La *Relation des Jésuites* ne le dit pas mais il dût y avoir banquet là aussi car, chez toutes les nations sauvages, le banquet était le commencement et la fin de tout.

LETTRE DU COMTE DE VAUDREUIL A M. DE  
LAVALTRIE (25 février 1753)

Cest avec grand Plaisir que jay recue, mon cher Lavaltrie, La letre que mavez fait lamitié De mécrir, je lait communiqué a M<sup>r</sup> Roberet et M<sup>r</sup> Begon que vous font mils remerciements de votre souvenir ils se portent fort bien mais ils disent que Rochefort ne vaut pas le Canada il est vray que la vie quil mesne est bien diferente ils ne sortent jamais et ont tres peut de monde chez eux comme nous sommes sest voisin je les vois tous les jours.

Jay passé tout lesté Dernier en Touraine ou jay Parfaitement retablie ma santé qui etoit fort Derengé de huit mois de fievre.

Je conte pour les esviter partir Dicy au mois demay et passé Leste et une Partie De Lautomme a Paris et aux campagnes des environs.

Jay marié monfils a parie avec D<sup>elle</sup> De Beauval qui nat que traize ans fille unique qui na ny pere ny mere son bien consiste en une habitation a S<sup>t</sup> Domingue affermé vingt Deux mils franc qui nen valent que quatorzr en france elle avoit soixente mils fran dargent contant dont les frais denoces en aconsommé lamoitié elle est à Paris chez ma fille jusquau retour de son mari qui est allé a St Domingue y regler les conte De Tutel de sa femme quil me marque avoir Trouvé en bon ordre et quil conte estre icy a la fin de may.

Mon fils le Ch<sup>r</sup> est armé sur le vesseaux qui doit ramener mon frere de la lousianne dont nous ignoronts encor le sort il ny a pas Daparence quil aille sitot en canada.

Mon frere de St Domingue reste comandant general M<sup>r</sup> Debois de la motte ayant demandé a revenir en france.

Dieu vous conserve en bonne santé aimay moy touiour mon cher Lavaltrie comme je vous aime.

Le Comte De vaudreuil

a Rochefort le 25 fevrier 1753 (1).

(1) Lettre autographe de la collection Baby conservée à la Bibliothèque Saint-Sulpice, à Montréal.

MORT DU SOLDAT LA PLANTE

Dans le mois de juillet de cette année 1707, un jeune homme mourut à nôtre service d'une maniere qui nous fit admirer la conduite de Dieu sur luy et la protection de la tres S<sup>te</sup> Vierge. C'étoit un soldat qui avoit été commandé pour aller au Mississipi, et qui ne pouvant se résoudre à partir pour ce pais là, avoit déserté. un officier considérable qui avoit été autrefois son Capitaine et qui l'aimoit, ayant sçu cela no. l'adressa et écrivit à notre Mere sup<sup>re</sup> pour la prier de le cacher, et d'en avoir soin jusqu'à-ce qu'il eût accommodé son affaire; son nom de guerre étoit la Croix, mais pour le déguiser nous l'apellâmes la plante, et comme personne ne le poursuivoit nous le fîmes travailler avec nos jardiniers, il demeura deux ans chez nous sans inquiétude et nous en étions fort contente. il étoit sage, bien dévot a la très S<sup>te</sup> Vierge et fort exact a s'approcher souvent des sacrements, pour n'être point vû dans la ville il alloit trouver son Confesseur des trois heures du matin, il communioit de sa main, et il entendoit ordinairement la S<sup>te</sup> Messe dans un endroit secret. Il tomba malade d'une pleurésie, et on n'osa le porter à l'hospital de peur qu'il n'y fut reconnu, ainsy on le laissa dans la chambre des jardiniers, et la mere sup<sup>rt</sup> nomma deux Religieuses pour en avoir soin, on ne l'abandonnoit point parce que des le troisiême jour de sa maladie M<sup>r</sup> le Médecin le jugea en danger, on luy fit administrer la nuit les derniers sacrements par le Chapelain des pauvres, les R<sup>ses</sup> qui le soignoient remarquerent que depuis qu'il les eût reçus, il étoit extrêmement triste, cela leur fit craindre qu'il n'eût quelque peine de conscience, elles luy demanderent plusieurs fois s'il vouloit parler à quelque Prêtre, qu'on luy feroit venir **celuy** qu'il souhaiteroit, il répondoit toujours qu'il n'avoit rien à dire, et il tenoit ses yeux fixement arrêtez sur une image de la S<sup>te</sup> Vierge qu'il avoit fait mettre au pied de son lit, il récitait tous les jours son office et continua cette dévotion même pendant sa maladie, assurant les R<sup>ses</sup> qui le servoient qu'il n'y avoit jamais manqué depuis l'âge de huit ans, en effet il le sçavoit par coeur. Son mal devenant toujours plus violent, il entra dans un furieux délire, et après une agitation

terrible, il perdit tout à fait la parole, et la connoissance, et tomba dans une tres cruelle agonie, il y paroissoit si tourmenté qu'il auroit fait trembler les plus hardis. ses deux veilleses lui firent les prieres accoutumées, et voyant que ses frayeurs redoubloient une d'elles eût la pensée de mettre sur le coeur de ce moribond une petite boite dans laquelle étoit une de ses S<sup>te</sup> Vierges du pere Yvan, afin que le Mere de Dieu voulut bien calmer les inquietudes ou étoit ce pauvre garçon, cette petite boite demeura toujours dans l'endroit ou on l'avoit mise, malgré les efforts que les convulsions faisoient faire à cet agonisant. peu de temps apres il revint à luy, et dit d'un fort bon sens, qu'il avoit mérité l'enfer qu'il étoit prêt à y être jetté par les diables qui le tourmentoient effroyablement, mais que la tres S<sup>te</sup> Vierge sa bonne mere avoit obtenu que son jugement fut differé pour luy donner le tems de se confesser. il se tourna vers un des deux jardiniers qui étoient là, et luy dit avec empressement de luy aller promptement chercher le pere, le pere, sans pouvoir trouver le nom de celuy qu'il demandoit, on luy nomma tous les Religieux dont on se souvint alors, il répondoit toujours que ce n'étoit pas celuy là, et il disoit avec chagrin dépêchez vous le terme est court. enfin ne pouvant deviner qui il vouloit, les R<sup>ses</sup> eurent recours à S<sup>t</sup> Joseph, et en dirent les litanies, afin qu'il fit trouver à ce malade le nom du prêtre dont il avoit besoin, elles n'eurent pas plutôt nommé S<sup>t</sup> Joseph, qu'il s'écria, le voilà c'est le pere Joseph, on luy demanda si c'étoit le pere Joseph Recolet, il dit qu'oüy, et on envoya en grand'hâte le chercher, quelque diligence que l'on pût faire, nôtre malade trouvoit qu'il tardeoit beaucoup à venir, et il disoit d'une voix lamentable qu'il vienne donc vite, le temps que l'on m'a accordé se passe, ah! que le terme est court! il étoit environ onze heures et demye du soir, le pere Joseph arriva et aussy tôt qu'il fût entré le malade pria toutes les personnes qui étoient là de sortir, il fit une Confession générale depuis l'âge de sept ans dans l'espace d'une demye heure, puis il demanda le S<sup>t</sup> viatique que le pere luy apporta par dedans la maison. un nouvel inconvenient nous fit croire que le démon étoit bien enragé contre le salut de ce pauvre homme, et qu'il faisoit son possible pour detourner tous les secours spirituels qui

pouvoient luy être utiles, car la clef du tabernacle qui est ordinairement la nuit dans le banc de la supérieure au chœur, ne s'y trouva point, on la chercha en vain de tous côtez fort longtems, jusqu'à ce qu'après avoir fait quelques prieres à la S<sup>te</sup> vierge po. qu'elle fit sçavoir ou elle étoit, une R<sup>se</sup> alla porter sa main dans une mâne pleine d'ornemens qui étoit dans la sacristie, et la trouva au milieu, sans que personne avouât l'avoir mise en cet endroit. Le malade communia avec beaucoup de contrition, de dévotion et de reconnaissance après que l'on eût resserré le S<sup>t</sup> sacrement, le pere qui le luy avoit administré retourna au jardin pour assister son pénitent, il luy fit de nouveau toutes les prieres des agonizants ausquelles ce malade répondit avec toute la présence d'esprit possible, le pere luy proposa ensuite de luy lire la passion de Nôtre Seigneur, il témoigna que cela luy feroit plaisir, il l'écouta avec une grande attention, et lorsque l'on dit ces paroles, Jesus ayant pris de ce vinaigre, dit: tout est accompli: et baissant la tête il rendit l'esprit, nôtre malade expira doucement, apres avoir donné plusieurs marques de ses bons sentiments, et de sa confiance en Dieu. il n'étoit gueres plus d'une heure apres minuit le jour de la fête de S<sup>t</sup> Alexis. Comme cet homme avoit vécu caché chez nous, on ne l'exposa point dans l'Eglise, mais deux R<sup>ses</sup> allerent d'heure en heure se relever pendant la journée, pour prier Dieu aupres de luy, et le soir toute la Com<sup>té</sup> se transporta au jardin, pour accompagner le corps, que l'on passa dans le cimetièr des pauvres, et les R<sup>ses</sup> rangées dans l'allée que nous appellons des morts, chanterent toutes les prieres de l'enterrem. pendant que le Chapelain de l'hôpital en faisoit la cérémonie.

Nous restâmes bien consolées de sa mort par le récit que no. en firent celles qui l'avoient soigné, et par ce que nous en dit aussy le R<sup>d</sup> Pere qui l'avoit assisté, qui nous assura que cet homme étoit perdu pour jamais sans la grace que Dieu luy avoit faite par l'intercession de la tres S<sup>te</sup> Vierge. Ce grand bonheur luy arriva sans doute pour récompenser la fidelité avec laquelle il avoit récité tous les jours son office, cette Mere de Misericorde ayant fourni en mille occasions à

ses dévots, des secours qu'ils n'osoient même attendre de sa bonté, tant elle est portée à faire du bien aux hommes. Si elle fait de si grandes faveurs aux pecheurs, pour de si petits services, que ne doivent point esperer d'elle, les ames pures qui l'honorent fidèlement et qui la servent avec amour et avec ferveur. (*Histoire abrégée de l'établissement de l'Hôtel-Dieu de Québec*, par la Mère Juchereau de Saint-Ignace).

---

## LE SIEUR HERBIN

---

“ 1763 — 30 septembre.

M. Erbin, officier du Canada, jeune homme d'une jolie figure, de retour en France depuis environ trois ans, a été lié à son arrivée avec Mme de Chennevière, épouse d'un premier commis du bureau de la guerre. Cette intrigue a duré plus de 2 ans et cette dame avait pour lui toutes sortes de bontés; mais M. Erbin, naturellement inconstant, s'est attaché depuis un an à Mme la marquise de Soleur, qui a eu un soin étonnant de lui pendant sa petite vérole, et qui s'est épuisée pendant l'absence de son mari pour renchérir sur les bienfaits que lui faisait Mme de Chennevière. Mais le retour du marquis de Soleur, depuis un mois ôtant au sieur Erbin la commodité de voir la marquise, et à cette dame la faculté de fournir aussi souvent à ses besoins, il s'est raccommo- dé avec Mme de Chennevière, qui a quitté, de son côté, M. Desauvergny, chevalier de Saint-Louis, et ce dernier a repris ses anciennes chaînes avec Mme de Gonore, veuve d'un ancien aide-major des gardes du Roi, remariée avec Milord Connelle qui a son logement au château de Saint-Germain. Tous ces trois (?) se sont faits fort tranquillement. Il n'y a que la marquise de Soleur qui est désespérée de s'en tenir à son bouilli.”

Camille Piton (*Paris sous Louis XV — Rapports des Inspecteurs de Police au Roi publiés et annotés par*) 1ère série. Paris, Société du Mercure de France, 1911, p. 346.

## LE DESCENDANT DE MONTCALM

Nous lisons dans le *Nouvelliste* du 18 décembre 1878 :

Il y a quelques jours, les journaux de Paris annonçaient le mariage du comte de Montcalm avec Mlle de Lardillère.

Le *Figaro* du 27 novembre publie une lettre signée marquis de Montcalm et dont l'auteur affirme qu'il n'y a pas d'autre Montcalm que lui. Voici le texte de cette lettre :

Monsieur, — Je viens de lire, dans le *Figaro* du 24 novembre, l'annonce du mariage du comte Aimé-Jules-Adolphe Montcalm, descendant du marquis de Montcalm, défenseur du Canada, avec Mlle de Lardillère.

Arrière-petit-fils du marquis de Montcalm et *unique héritier* de son nom, que nul autre que moi n'a le droit de porter, je viens vous demander de vouloir bien insérer ce petit mot dans votre prochain numéro et de rectifier ainsi une erreur, de votre part, bien certainement involontaire.

Veillez, d'avance, recevoir tous mes remerciements, monsieur, avec l'assurance de ma considération très distinguée.

MARQUIS DE MONTCALM

Ce 25 novembre 1878.

Le même *Nouvelliste* publiait la note suivante, à la date du 26 décembre 1878 :

“La *Minerve* publiait la semaine dernière une lettre du marquis de Montcalm, descendant de l'illustre général de ce nom, se déclarant l'unique héritier de ce titre. Cette revendication, par un parent de la gloire qui rejaillit sur un nom illustré en Canada nous remet en mémoire un délicieux raconter que nous rapporte de Paris, M. D., dernièrement en mission officielle, près l'exposition universelle. Nous la répétons à nos lecteurs pour leur prouver combien sont attachés au Canada, ceux dont les ancêtres y jouèrent un rôle historique. Voici notre nouvelle.

“Au mois de juin dernier, un homme d'un certain âge, de tournure fort distinguée, accompagnant une vénérable dame, se présenta dans la section canadienne et s'adressant à M. D. lui demanda s'il y avait quelqu'un en état de le renseigner sur les anciens gouverneurs français au Canada.

“ M. D. offrit aussitôt à cet étranger de le conduire dans le département de l'Instruction publique, où M. Archambault, commissaire scolaire, avait installé une collection superbe de tous les ouvrages, écrits et imprimés en Canada, touchant l'histoire, la littérature, les sciences, etc., de ce pays.

“ Notre étranger accepta cette proposition avec empressement, puis se découvrant il se présenta lui-même à M. D. en ces termes en lui présentant sa carte: “ Monsieur, je suis le marquis de Saffray de Mézy, et je descends en ligne directe du chevalier de Mézy qui gouverna votre beau pays il y a déjà plus de deux siècles. Ma mère, que j'accompagne, et moi, nous portons beaucoup d'intérêt au Canada. Nous sommes malheureusement privés de documents historiques nous instruisant sur la carrière politique de notre ancêtre, et nous nous estimons très heureux de l'occasion qui se présente pour visiter votre exposition canadienne, et puiser dans vos histoires nationales, des détails sur cet homme de bien qui gouverna longtemps cette colonie et qui y mourut même, des suites des fatigues de ses travaux excessifs. Nous sommes anxieux de lire les appréciations de vos historiens sur le caractère de notre ancêtre.”

“ M. D. qui savait que la carrière de M. de Mézy fut fort controversée et quelque peu en lutte avec Mgr de Laval, premier évêque du Canada, conduisit ses nobles visiteurs dans le département scolaire et ouvrant les rayons contenant les livres canadiens chercha l'histoire du Canada de M. Garneau, sans pouvoir mettre la main dessus.

“ Le marquis de Mézy, qui cherchait de son côté, s'écria tout-à-coup d'un ton de satisfaction. “ Ah! voici l'histoire du Canada,” et il sortit triomphalement l'histoire du Canada de M. l'abbé Ferland, qu'il remit à madame la marquise, sa mère.

“ On chercha immédiatement à la table de matières et M. le marquis ouvrit le premier volume à la page 16 et lut à haute voix à sa douairière attentive, les lignes suivantes:

“ 1869 — Page 16. chap. II — “ Mgr de Laval n'avait pas été heureux, en proposant au roi M. de Mézy, pour gouverneur de la Nouvelle-France.

“ L'esprit du gouverneur s'aigrit de plus en plus et le porta à commettre des fautes déplorables.”

“ Le marquis s’arrêta dans sa lecture et dit d’un air embarrassé, à M. D. qui faisait une tête: — Monsieur, je vous remercie bien de la liberté que vous m’accordez si gracieusement de venir prendre communication de vos documents historiques. Nous sommes. . . . . un peu pressés aujourd’hui, mais j’aurai l’honneur de me présenter dans votre section et de mettre votre bibliothèque à contribution.

“ Monsieur! entièrement à votre disposition.

“ — Monsieur!

“ Et l’on se sépara: M. de Mézy, visiblement gêné de ce qu’il venait d’apprendre, et M. D., très-ennuyé de n’avoir pu mettre la main sur Garneau qui est beaucoup moins acerbe que l’abbé Ferland, dans ses jugements sur les gouverneurs français qui eurent des démêlés avec les premiers évêques de la colonie.

---

### CONGÉ DE GEORGE PRUPPER

---

De Son Altesse Serenissime Charles Guillaume Ferdinand, duc et seigneur régnant à Bronsvie et Lunebourg.

Moi, Chrétien-Jules Praetorius Lieutenant Colonel et Commandant du Serenissime Prince Frederic, fais à scavoir par ces présentes, que le porteur de celles-ci Georg Prupper, natif de Wildenstein, âgé de 23 ans 3 mois, a servi pendant cinq ans sept mois dans la Compagnie de Monsieur Lieutenant Colonel de Hille, du Regiment, dont le commandement m’a été gracieusement confié, et que pendant ledit tems il s’est honnettement et fidèlement comporté. Mais dans le dessein de chercher sa fortune d’ailleurs ayant à ce sujet convenablement demandé au Régiment et à la Compagnie son congé, je n’ai pas voulu le contrarier, mais le lui accorder en vertu des présentes en conséquence aimablement requérir tous Employés, grands et petits, militaires et civils, non seulement de laisser librement et sans aucun obstacle passer et repasser partout le susdit soldat Georg Prupper, mais même de lui témoigner toute bienveillance ce que je rendrai en tout tems selon l’état à un chacun. En foi j’ai signé de ma propre main, et apposé le sceau de mes propres armes, ainsi donné au Cantonnement à Beauport le 1er juillet 1783 (1).

---

(1) Archives de la province de Québec.

LETTRE DE LOUIS DE SALABERRY A SON PERE

Hyderabad, East Indies,  
December 21st 1810

My dear Father,

I will not allow a packet not opened without sending you a few lines knowing how anxious you all are to hear from me. I wrote you the last time on the 3rd October and directed my letter under cover to His Royal Highness being the safest method to prevent its being lost. I received your letter of the 8th June 1809, the 4th November 1810. I cannot conceive where it has been kept so long, I fancy it must arise from want of gents in England in what case I would recommend your sending your letters to Our Royal Protector who will I am sure forward them with pleasure. I expect some news from you as there is a fleet arrived in Bengal some days since, I have been much disappointed, for I was in hopes of hearing from you; but nothing came to hand except that old letter which however for us most interesting on acct. of the Historical lessons it contains. I am afraid that your wishes, my dear Father, and mine will not be gratified, for the great Capital, Delhi, is at an immense distance from this and it is not on the establishment of the Presidency of Madras, it's on the Bengal one so we have no chance of seeing it unless some military disturbances take place, then I shall not fail to examine every thing worth seeing and give you an acct. of it. I am afraid that all the different parts of the . . . . of the such . . . . are lost by this time, or perhaps sent over to England I shall neglect nothing to find them out should we go up.

By the by, I was very much hurt the other day in reading in a Paper the highly, infamous behaviour of some of the Canadians. The paper mentions that there was a conspiracy discovered which was to murder all the English inhabitants. It must have been written by some coward for I cannot imagine that my poor countrymen would disgrace themselves by such a infamous act. The paper in question mentions that Mr Bedford — who is that Mr Bedford? — was in goal and several other Canadian Gentlemen. *The Speaker of the House Assembly* was also mentioned as being at the head of the Par-

ty. I sincerely hope the report is exaggerated for it is so vile that it cannot be true. In a former paper, I saw your name mentioned. It was when Sir James Craig delivered that curious speech, it was most honorably mentioned and I am sorry to find that the others were not so. I hope your letters will inform me of the whole transaction, however strange it may be.

I believe I never acquainted you that H. R. H. had recommended me in the most strong manner to Our commanding Officer Colonel Coman? ; but it is of no great use in this Country as there are very few staff situations given to His Majesty's Officers however it is very gratifying to me. As you see by the date of this, we are still in a good and pleasant climate and I am glad to inform you that there is no chance of our being removed. I am perfectly well in my health and I think much better than ever I was. I sincerely hope the family enjoy the same good state of health at least, it is my constant prayer.

You wish to know if I am grown taller, sure, I am exactly ten feet, ten inches and half (sic), in boots, but I believe the standard is rather too high, as to my strength, I am stronger than any one of my size; I think I would have been much more so if I had not been in such a hot country where you are in a constant state of relaxation. Nothing but the climate of Canada would contribute towards it; but when will that take place?

I hope my brothers are with you... this (déchiré) Salaberry's last letter he seems to be quite sure of it. (déchiré). It will be of great service to him, both for this health and purse, which he says is rather low, poor fellow suffered very much in that cursed Island (Walcheren) and I think a change of air is absolutely necessary to him, therefore, he should neglect nothing to affect this objet. Little Edward, Salaberry tells me, has grown an amazing fine lad I trust he will continue so, if he is with you remember me most affectionaly to him.

Adieu, my dear Father, allow me to wish you and the family a continuation of happiness and prosperity in this new year. May you all be so in proportion to your worth.

Your ever affectionate son,

L. DE SALABERRY

P. S. Pray, my dear Father, remember me to all the friends, particularly to the family of Capt. D'Estimauville, the Duchesnay, Lanaudière, Mr Hale, &c, &c, &c. To my Mother, I hope you will say every thing she would wish me to do! To my sisters give them my affectionate regards.

Dec<sup>r</sup> 28th 1810.

Lewis de Salaberry, Esquire,  
Ect., Etc.

Quebec — Canada (1).

---

LE CAFÉ DES MARCHANDS OU MERCHANTS'  
COFFEE HOUSE

---

Le Café des Marchands ou Merchants' Coffee House était installé dans la maison de MM. Davidson et Lees, rue Saint-Pierre, à Québec, dès avant 1790. Il était surtout fréquenté par les marchands de la basse-ville, les capitaines et les équipages des navires qui entraient dans le port de Québec. Il eut une vogue bien méritée pendant plusieurs années. Le 25 décembre 1789, un incendie avait détruit plusieurs maisons à Québec. Quelques-uns des propriétaires ou locataires de ces maisons se trouvèrent ruinés du coup. Quelques amateurs, dans le but de venir en aide à ces pauvres familles, organisèrent une séance ou soirée qui eut lieu au Café des Marchands le 9 mars 1790. L'avis qui parut dans la *Gazette de Québec* pour annoncer cette séance vaut la peine d'être reproduit. C'est une traduction littérale de l'anglais dont un enfant aurait honte aujourd'hui: " Il sera fait au Café des Marchands, mardi au soir, le 9 mars, si on vend assez de billets, pour le profit de ceux qui ont souffert par la dernière incendie, des entretenevements sur divers sujets, précédés d'un prologue sortable à l'occasion de cette charité, écrit par un citoyen, avec plusieurs autres entretenevements..." Le reste était à l'avenant. La représentation eut lieu puisque la *Gazette de Québec* du 8 avril 1790 publie la lettre de remerciements des bénéficiaires de cette soirée de charité: Jean-Pascal Létourneau, Pierre Protin, Jacques Duval, John Johnston, Henry Galbraith, Mme Graham, Marianne Morin, Louis Legris. Malheureusement, la *Gazette de Québec* ne dit pas un mot des différents *entretenevements* de cette séance.

## LES TOURS MARTELLO A QUÉBEC

Le camp de Boulogne établi en 1805 par Napoléon Ier, pour préparer une descente en Angleterre, donna la peur au gouvernement anglais et il décida de fortifier sa colonie du Canada au cas où l'empereur des Français songerait à s'en emparer. C'est sous la direction du colonel Brock que les plans de défense de Québec furent préparés. Entrautes travaux de défense, il ordonna la construction de quatre tours rondes, dites Martello, pour empêcher l'approche des fortifications de la ville. Coïncidence curieuse, c'est l'empereur Napoléon, né en Corse, qu'on craignait et les tours Martello avaient pour inventeur l'ingénieur Martello né, lui aussi, en Corse. C'est le capitaine By qui fut chargé de diriger la construction de ces tours. Elles devaient s'aligner du sud au nord à des distances inégales, depuis le sommet du Cap Diamant, en traversant les hauteurs d'Abraham (les Plaines d'Abraham d'aujourd'hui), et le faubourg Saint-Jean, jusqu'au Cap (l'ancien coteau Sainte-Geneviève), qui dominait le faubourg Saint-Roch. La tour no 1, commencée en 1805 et terminée en 1810, s'élève sur les Plaines d'Abraham. Le terrain en fut acheté par le Roi, des Ursulines de Québec, le 15 juin 1811, acte de Joseph Planté). La tour no 2 est également sur les Plaines d'Abraham, à tout au plus six cents pieds de la tour no 1. Le terrain était aussi la propriété des Ursulines et fut acheté par le Roi le 15 juin 1811 (acte de Joseph Planté). La tour no 3, commencée en 1805 et terminée en 1810, n'existe plus. Elle s'élevait sur le site actuel d'un des pavillons de l'hôpital Jeffery Hale et fut démolie en 1900 pour permettre la construction de cet édifice. Le terrain avait été loué de l'Hôtel-Dieu de Québec par le Roi le 1er mai 1790 pour une période de quatre-vingt-dix-neuf ans. La tour no 4, commencée peu après les autres, ne fut terminée qu'en 1823. Elle est située sur la rue Lavigueur. C'est évidemment cette tour qui a donné son nom à la rue La Tourelle, qui la touche presque. Le terrain fut également loué pour quatre-vingt-dix-neuf ans de l'Hôtel-Dieu, le 1er mai 1790. En conclusion, disons qu'on n'a jamais tiré un seul coup de canon de nos tours Martello. Elles ont été construites en cas de besoin.

*Si vis pacem para bellum.*

P.-G. R.

## LE MYSTÉRIEUX CRIMINEL PIERRE LUBARGE

Au mois de septembre 1838, aux assises criminelles de Québec, trois dangereux bandits, Dogherty, Michel Morneau et Pierre Ducharme, subissaient leur procès pour vol commis chez un marchand de Saint-Thomas de Montmagny, M. Oliva. Leur vol commis, les bandits s'étaient rendus à Saint-Jean Port-Joli et cachés dans une grange qui appartenait à un frère de Morneau. Les habitants de la paroisse, ayant découvert les voleurs, entourèrent la grange pendant la nuit et les sommèrent de se rendre. Ceux-ci se défendirent avec des armes à feu et ne mirent bas les armes qu'après que le feu eut été mis à la grange. Il fut prouvé au procès que les trois individus s'étaient échappés de la prison de Montréal tout récemment. Il fut également établi que le nommé Ducharme avait été arrêté des douzaines de fois pour vol, qu'il avait même été condamné à mort deux ou trois fois sous des noms différents et qu'il avait réussi, en chaque circonstance, à se sauver de la potence soit par évasion soit par clémence du gouverneur. Au procès, Ducharme se défendit avec une intelligence et une habileté qui prouvaient qu'il avait reçu une parfaite instruction. Il questionna lui-même les témoins avec un succès qui lui valut sinon l'admiration du moins la sympathie de la cour. Mais la preuve était là et les trois bandits furent condamnés par le juge en chef à être pendus le 24 octobre suivant. Dogherty et Morneau obtinrent leur grâce mais le gouverneur refusa d'intervenir dans le cas de Ducharme. Une fois, en face de la mort, l'attitude du condamné changea complètement. Il fit venir le prêtre, se confessa et déclara qu'il ne se nommait pas Pierre Ducharme. Il donna le nom de Pierre Lubarge mais laissa entendre qu'il ne voulait pas faire connaître son nom véritable afin de ne pas jeter la honte sur sa famille. L'exécution eut lieu le 24 octobre, un peu après dix heures du matin, en face de la prison, rue Saint-Stanislas (le Morrin College actuel). Plusieurs milliers d'hommes, de femmes et même d'enfants assistèrent à ce triste spectacle. Les exécutions étaient alors publiques. Sur l'échafaud, Lubarge fit un long discours, avoua ses crimes, en demanda pardon à Dieu et aux hommes, et conseilla aux

jeunes gens qui étaient présents de lire la confession qu'il avait remise à la *Gazette de Québec* pour publication deux jours plus tôt. L'exécution de Lubarge, par la nervosité ou l'incapacité du bourreau, fut une vraie barbarie. Pendant plusieurs minutes, il fit, au bout de la corde, d'horribles contorsions qui saisirent les spectateurs d'horreur. Qui était Pierre Lubarge? Le malheureux emporta son secret dans la tombe.

### *La confession de Lubarge*

Avant de monter sur l'échafaud, Ducharme dit Lubarge avait remis une confession à la *Gazette de Québec*. Elle était intitulée: *Le prétendu Ducharme au public*. Il parlait ainsi: "Je dis le prétendu Ducharme, et c'est le premier aveu de ma vie criminelle. Ducharme n'a jamais été mon nom. Je dois cet aveu sincère aux familles respectables qui portent ce nom, puisqu'il deviendrait pour eux une tache et un déshonneur qu'ils n'ont pas mérités, et je leur demande pardon d'avoir souillé ce nom que je ne mérite pas de porter par une vie sans honneur, sans religion et surtout couverte de vols. Aussi, est-ce avec justice que je me vois condamné au dernier et plus honteux des supplices. Heureux encore, s'il peut effacer une course de trente-huit ans marquée au coin du crime. Oserais-je le dire ici? Je suis content de mourir, et, dans le fond obscur de mon cachot, je me crois le plus malheureux des hommes mais le plus heureux des criminels, parce que j'espère que le supplice de mort que j'accepte avec résignation et soumission, je dis même avec reconnaissance, me paraît le seul moyen de réparer une vie scandaleuse et malheureusement trop publique. Je reconnais la main de Dieu qui m'a fait échapper au supplice que j'avais justement mérité, et aujourd'hui j'aime à croire ou plutôt je reconnais que le même Dieu dans sa bonté l'a ainsi permis pour me faire échapper à un supplice plus grand encore dans l'éternité, car, dans ce même moment où je parle, je reconnais d'une manière bien sensible que Dieu agit au-dedans de moi et jamais sa voix n'a si fortement touché mon coeur, de sorte que je me croirais dans la ferme résolution de faire le bien si je devenais libre. Mais non je meurs content, parce que je me défie de mes résolu-

tions qui m'ont déjà trompé plusieurs fois. Je meurs content parce que ma mort sera la réparation publique des forfaits publics dont je me suis rendu coupable. Je meurs content parce que j'ai la consolation de croire que le spectacle de ma mort arrêtera bien des crimes et portera dans le coeur des jeunes gens des impressions qui ne s'effaceront jamais. Puis, Lubarge demandait pardon des scandales causés et implorait les prières du public. La confession était signée Pierre Lubarge.

---

### L'INGÉNIEUR AUGUSTE MICHEL

---

Auguste Michel ne vécut pas longtemps à Québec mais il y laissa bon nombre d'amis qui regrettèrent sa mort prématurée. Les parents de M. Michel étaient légitimistes et ils émigrèrent en Angleterre à l'avènement de Napoléon Ier. C'est à Londres, en 1814, que naquit M. Michel. Il rentra en France avec sa famille à la Restauration. A l'âge de 15 ou 16 ans, le jeune Michel fut admis à l'École de Saint-Cyr et fit, peu de temps après sa sortie de l'École, la campagne d'Espagne puis celle d'Afrique. M. Michel abandonna ensuite la carrière militaire pour s'occuper de mines. Il fut à l'emploi de puissantes compagnies de mines de l'Amérique du Sud, en qualité d'ingénieur. Ce fut en 1863 que M. Michel arriva au Canada pour s'occuper également de mines. Il publia dans l'*Ordre* et la *Revue Canadienne* plusieurs articles qui donnèrent au public une bonne idée de nos ressources minières. La Commission géologique du Canada lui confia quelques-unes de ses plus importantes explorations. M. Michel décéda à Montréal le 14 janvier 1871. On a attribué à M. Michel une brochure publiée en 1882 sous les initiales A. M. et intitulée *La grande comète de 1882*. Cette brochure n'est certainement pas de M. Michel puisqu'il était mort depuis onze ans lors de sa publication. Il est cependant l'auteur d'un *Rapport sur les Mines d'or de la Chaudière*, publié en 1866, etc, etc. Nous nous demandons si la brochure publiée en 1864, sous le titre *Les mines d'or du Bas-Canada ou Guide du Mineur*, n'était pas l'oeuvre de M. Michel, arrivé au pays l'année précédente.

RENÉ BAZIN ET MGR BRUCHÉSI

Le livre admirable de René Bazin *Étapes de ma vie*, publié après sa mort, est composé de notes intimes écrites au jour le jour, sur les hommes et les choses rencontrés. Ce journal des pensées du grand romancier catholique s'ouvre le 24 novembre 1884 par la mention d'une visite faite à Solesmes, en compagnie de l'abbé P.-N. Bruchési, qui devait devenir archevêque de Montréal.

“ Je suis allé aujourd'hui voir Solesmes, avec l'abbé Bruchési, Canadien, professeur à l'université Laval. . . . Nous sonnons. Au lieu de la figure du bon Père hôtelier, c'est celle d'un gendarme que nous apercevons. Impossible d'entrer. Le Canadien insiste. Le pauvre brigadier a l'air un peu honteux. . . . L'abbé Bruchési insiste près du gendarme: “ Dans mon pays, dit-il, on n'écrit pas Liberté sur tous les murs, mais ce nom-là est dans les cœurs et dans les choses ”.

Comme nous allions quitter le bourg, le brigadier parle mystérieusement à l'un des moines. Par exception unique, car personne n'y pénètre, nous avons permission de visiter le monastère. Le pauvre gendarme risque gros: c'est son dernier jour de garde ”.

Puis, la visite terminée, Bazin écrit:

“ Une seule cellule n'est pas scellée: celle du Père abbé Dom Guéranger. Son grand pupitre est encore là, et son pauvre petit lit. . . .

“ Que de scellés! Ils ont oublié de sceller la bouche de toutes ces pierres qui crient contre eux, et celle de l'Histoire qui les flétrira. ”

Plus loin, Bazin note avec plaisir qu'il a reçu M. Montpetit à dîner. C'est le 20 mai 1925, pendant que M. Montpetit faisait des conférences à la Sorbonne. Le romancier fait parler le Canadien:

“ — Nous suivons, dans les questions de travail, l'encyclique *Rerum Novarum*. C'est la paix. Il y a bien des différences entre ce que vous êtes et ce que nous sommes. Il nous arrive dans l'intimité, de critiquer certaines choses de la France, mais nous ne permettons pas, que, devant nous, on parle mal d'elle. ”

Et que d'autres pages à citer dans les *Étapes de ma vie!*

## LE DIFFÉREND MURRAY-ALLSOPP

En 1766, le gouverneur Murray refusa de recevoir George Allsopp à la charge de secrétaire de la Province qu'il venait d'obtenir du titulaire de cette fonction, Henry Ellis, qui en retirait les émoluments tout en résidant en Angleterre. Aucun de nos historiens n'a expliqué clairement les causes du différend Murray-Allsopp. Dans une lettre du 18 mai 1768 à son ami John David Challand, marchand à Halifax, Allsopp donne certains renseignements qui aideront peut-être à mieux faire comprendre toute l'affaire :

" It is now a long time since I have had the pleasure of hearing from you particularly, tho' I have occasionally been told by Mr Wattson & other Friends that you was well. I shall now trouble you with a Business that requires both delicacy and Precision to manage, of which I know you are Capable. You might have heard of my being appointed by Governor Ellis the Patentee, to the Offices of Secretary, Clk of the Council & Register of the Inrollments for this Province: on presenting my Deputation to General Murray about two years ago, he admitted, but immediately suspended me, & wrote his reasons (as he was by his Instruction obliged to do) to the Board of Trade. It was a long time before the Earnest solicitations of my Friends could prevail on the Ministry to make an Enquiry into the matter, owing partly to their unwillingness to Enquire into the affairs of Canada, which have been greatly neglected, and also to the uncertainty of their Continuing in Place. But at last the King order'd Genl Carlton Lt. Governor of the Province to make inquiry into the reasons of my suspension & to restore me if they were without foundation. In consequence of his Majesty's Commands a board of Inquiry was held here, and I was honorably acquitted of Genl Murray's charges & am now in Enjoyment of my several Offices. It is however a falsely accused, because some Persons will have doubts but this mistake has been Clear'd up to satisfaction & is known to have proceeded only from private Resentment, which began with the Affair of Athanase; & had every reason he has assigned, been true, it could not affect my Character at all, the first

was that I began the Dissentions betwixt the Civil & Military; the Second that I Instigated the 1st Grand Jury in their Presentment; & besides these a General Charge that I disturbed the Government. This I thought proper to mention, as the futile & malicious Attempts of Genl Murray to Injure me, because I was the most Active & Instrumental in procuring his Recall" (1).

---

LES PETIT D'ELIVILLIERS

---

"En addenda à la généalogie *Petit d'Elivilliers* qu'a publié le *Bulletin*, n° de février 1932, je trouve dans l'*Annuaire du Conseil Héraldique de France*, Xe année (1897) Paris, in-12: O. de Poli, *La maison de France et ses armes*, p. 378, note 3:

"En 1502, Louis XII concède de porter fleurs de lys en ses armes à son secrétaire Estienne Petit, fils de feu noble Estienne, qui labores immensos, vigiliis perpetuas pro reipublicae salute subierunt. (Clairambault, t. 1052, f. 41)."

Blois — "Lettres du don fait par le Roy Loys XIIe, duc de Millan, à Me Estienne Petit, conseiller du Roy et maître ordinaire en sa Chambre des Comptes à Paris, de porter fleurs de lys en ses armes, lequel est filz de feuz nobles personnes Me Estienne Petit, trésorier général de Languedoc et de damoiselle Jehanne Barrilet de Xaincoins sa femme, en may 1502." (Biblio. Nat., Clairambault, vol. 1052, fol. 29).

Milan — "Lettres du don fait par le Roy Loys XII, duc de Millan, à Me Estienne Petit, conseiller du Roy et maître ordinaire en sa chambre des Comptes à Paris, de porter fleurs de lys en ses armes, lequel est fils de feuz nobles personnes Me Estienne Petit, trésorier général de Languedoc et de damoiselle Jehanne Barrilet de Xaincoins sa femme, en juillet 1502." (Biblio. Nat. Clairambault, vol. 1052, fol. 31.)

MARQUIS DE LA LONDE

---

(1) Archives de la province de Québec.

## LES AMOURS DU SERGENT JAMES THOMPSON

---

James Thompson faisait partie du 78<sup>e</sup> Régiment plutôt connu sous le nom de Fraser Highlanders, qui prit part au siège de Québec, en 1759. Lors de la bataille des Plaines d'Abraham, Thompson agissait comme sergent d'hôpital de son régiment, et c'est lui qui surveilla le transport des blessés de l'armée anglaise des Plaines d'Abraham à l'hôpital qu'on avait installé dans l'église de Saint-Joseph de Lévis. On descendait les blessés par le même sentier qui leur avait servi à monter sur les Plaines d'Abraham le matin même et on les embarquait ensuite dans des chaloupes qui se rendaient à Saint-Joseph de Lévis à force de rames. Après l'entrée des Anglais dans Québec, M. Thompson qui avait étudié le génie civil en Ecosse, son pays natal, obtint son congé et entra dans une autre branche du service militaire, le commissariat. Il devint surintendant des travaux (overseer of works). Il garda cet emploi pendant un grand nombre d'années. D'une nature sympathique, M. Thompson réussit à se faire aimer par les nombreux Canadiens français qui travaillaient sous ses ordres. On sait, d'ailleurs, sans pouvoir beaucoup l'expliquer, que les Canadiens français s'accordent beaucoup mieux avec les Écossais qu'avec les Anglais et les Irlandais. En 1775, lors de l'invasion américaine, M. Thompson, par un curieux revirement des choses, eut à défendre Québec après l'avoir attaqué vingt ans plus tôt. C'est lui qui eut à surveiller tous les travaux de défense ordonnés par les ingénieurs. C'est également M. Thompson qui eut la tâche d'inhumer le général Montgomery. Il s'acquitta de ce devoir avec beaucoup de décence et de cœur. Il ne faut pas oublier qu'il avait dû connaître Montgomery dans l'armée anglaise. A l'inauguration du monument Wolfe et Montcalm, à Québec, le 8 septembre 1828, le gouverneur Dalhousie, qui avait été le promoteur de ce monument, voulut que M. Thompson, alors âgé de 96 ans, le seul survivant de l'armée de Wolfe, fut à l'honneur. C'est le vieux soldat qui eut le rôle d'honneur ce jour-là. Le sergent Thompson décéda deux ans plus tard, le 25 août 1830, à sa résidence de la rue du Parloir, à l'âge de 98 ans. Il avait tenu un journal de ses activités

journalières qui renferme de précieux renseignements sur Québec. M. Thompson laissait quatre fils. L'un fut le juge Thompson et les trois autres, entrés dans l'armée, parvinrent à de beaux grades.

Nous venons de parler du *Journal* de James Thompson. Ce *Journal* parle plutôt de son travail comme surintendant des travaux militaires, à Québec. Mais Thompson était un homme d'ordre, régulier dans ses habitudes comme dans ses papiers. C'est ainsi qu'à travers ses comptes, ses travaux, ses ordres, etc., de la journée, il note de petits événements domestiques assez curieux et parfois intéressants. Veuf, James Thompson se remaria en décembre 1780. Nous trouvons toute l'histoire de ses amours dans les pages de son *Journal*. Qu'on lise :

November 21st, 1780.

Having received orders to go oncemore to Pointe aux Trembles, set off at 10 o'clock. In this trip I contribed it so as to get miss Fanny Cooper to favour me with her company, for whom I have contracted the greatest esteem for some time, and I find it daily growing upon me, tho' I have endeavoured to conceal it from her, and the world, till within a few days past I have found an opportunity of expressing to my lovely girl the passion I had for her and allowed her some little time to consider of it, and thought thus a favorable opportunity. Mrs Prentice and her other relation were of the party, miss Fanny being in my carriage. Our conversation was confined to the object of my view and wishes, and before we reached the end of our journey she so far completed my happiness as to promise her hand, too the day was cold and the roads so bad that the horses could make but little way, found myself at Grenier's door before I thought I got half way. So soon as we refreshed (not forgetting my business there) called on Fleming, the stone cutter, and talked to him on theh subject of my coming there. He told me he would call on me in the morning to show me his quarries".

November 30th, 1780.

Anxious to complete my happiness with miss Fanny Cooper made my intentions known to my best friend Mrs

Simpson who did not seem pleased with my being connected with Mrs Prentice, on account of a coolness subsisting between them for some time.

December 1st, 1780.

I spent the evening at ..... It is easy to guess where.

Sunday December 3rd, 1780.

Passed the evening with my intended.

December 4th, 1780.

Mr Casin Simpson and Mr Miles Prentice went to the Prerogative Office to take out a licence, to bring me to the summit of my wishes. How impatiently I waited their return, having my fears about me that His Excellency would interfere; an instance of the like happened but a short time since. They brought me notice that the instrument should be made out and sent to the Chateau the morning following to be signed, that I was to go to the office to take it up, etc. Still uneasy."

December 5th, 1780.

Went to Mr Murray's office for the licence, and being told that it was not returned from the Chateau I was struck instantly with terror, confirmed as I thought in my former apprehension. Told the clerk with a faltering tongue "I should call again, went to the Cape, where I remained I dont know how far an hour; when I returned, and found to my great joy that my affair was completed, yet it was with difficulty I signed the bond. Mr Simpson spent the evening with me at Mr Prentice, and fixed on to morrow evening for consummating my longing wishes.

December 6th, 1780.

At six in the afternoon went to Mr Prentice where I met with my good friends Capt Twiss and John Collins Esq<sup>r</sup> being all that I asked to be present at the ceremony of my union with the never more to be called miss Fanny Cooper. Parson Montmollin was particular to the time, and my happiness as far as the law required was accomplished.

December 7th, 1780.

Visited the works in the afternoon, and after a short stay returned to my wife, brought her home to the Bishop's

Palace after dark, accompanied by Mr and Mrs Prentice and Mr Simpson. I have now done inserting here any thing on my amorus subjects, and I trust in the good hand of Providence that thus changing my condition will empty fulfill my expectations. It is now near four years since I was a single man, during which I was under the necessity of keeping house tho' I boarded with my cousin Simpson, having on account of my business, a numerous train of people daily after me, that no other family could put up with, and I must confess that I had no inclination to remain at home, further than business obliged me, hardly ever thought of returning to it, till my common time of rest; every evening throwing myself into company to keep up my spirits; it is true I might pass these evening at my cousin's, but there was to much quality resorted there to make it always suitable for me, yet I must confess that Mrs Simpson was not wanting in her endeavors to make every thing as agreeable as possible, and often angry with me for passing my evening elsewhere".

December 7th, 1780.

Singular: That my grand father on my mother side, should have married on Christmass day 1757, and that my mother was born on Christmas day 1758, on the border of the Lake of Killarney, county Kerry, Ireland. She come to Quebec on the invitation of her aunt, Mrs Prentice, at whose house now the General Post Office, she was married to my father (note datée de 1805).

P.-G. R.

---

### QUESTIONS

---

On sait que l'honorable John Munn construisit un navire à vapeur qu'il nomma le *John Munn* pour voyager entre Montréal et Québec. Que devint ce navire et où finit-il sa carrière?

Navigt.

Mgr Plessis a-t-il été le seul évêque ou prêtre canadien à faire partie du Conseil législatif?

P. R.

Où est mort Honoré Blanc, le célèbre tambour major des premières processions de la Saint-Jean-Baptiste de Québec?

A. R.